

Une exposition qui se souvient de l'histoire

par Andrée Ferretti

NOUS vivons en des temps où nous interpellons sans cesse une actualité aussi vite oubliée. Il y a aujourd'hui tant d'événements qualifiés d'historiques que l'histoire n'a plus le temps de nous rendre intelligible ce qui se déroule sous nos yeux et qui vient toujours de plus loin que ce que nous voyons et entendons.

Or, il s'est trouvé au Québec un grand historien qui par l'histoire a fait naître notre Histoire, qui par l'histoire, comme le soulignent les articles qui lui sont consacrés et les témoignages qui lui sont rendus dans ces pages, a su donner une âme à notre peuple.

C'est l'histoire de cet historien et de son oeuvre que l'exposition intitulée: Lionel Groulx, la voix d'une époque, veut rappeler à notre mémoire. L'Agence du livre qui, depuis sa fondation en 1964, n'a jamais cessé de s'impliquer activement dans la vie sociale et culturelle du Québec, a réalisé cette exposition. C'est en effet sa constante volonté de diffuser le plus largement possible les courants de pensée québécois, présents et passés,

qui amène aujourd'hui l'Agence du livre à présenter cette grande exposition qui comporte 15 vitrines illustrant 10 aspects fondamentaux de l'oeuvre publiée de Lionel Groulx avec les commentaires et les critiques auxquels elle donne lieu. Les articles de Mme Suzan Mann Trofimenkoff et de MM. Jean-Pierre Wallot et Maurice Lemire analysent quelques-uns de ces aspects mis en évidence par cette exposition: la place qu'occupent les femmes dans l'oeuvre de Lionel Groulx, sa conception de l'histoire, ses romans.

Il revenait à l'Université de Montréal d'accueillir, la première, cette exposition sur l'oeuvre du fondateur de sa chaire d'histoire et de l'un de ses plus illustres professeurs et chercheurs. Elle sera donc inaugurée par le recteur Paul Lacoste, mardi le 25 octobre, dans le hall d'honneur du pavillon central de cette institution, là même où le corps de Lionel Groulx fut exposé en mai 1967, comme le rappelle avec émotion M. Lacoste, dans l'entrevue qu'il m'a accordée et qu'on peut lire en page 3.

L'exposition se tiendra par la suite et jusqu'au milieu de février 1984, dans quelques bibliothèques et maisons de la culture de la Ville de Montréal qui possède déjà une collection assez complète des oeuvres de Groulx. Mais, comme l'ont heureusement compris ses éditeurs, une exposition qui les rassemble, en souligne les thèmes essentiels et rend compte des réactions qu'elles soulèveront pendant plus de 50 ans, ne peut qu'en rehausser la valeur et en faire découvrir au Montréalais l'incalculable richesse et l'intérêt indéfectible pour une meil-

leure compréhension de l'histoire du Québec et de l'Amérique française. Profitant de cet événement, et le soulignant en même temps, M. Jacques Panneton, conservateur à la bibliothèque centrale de la Ville de Montréal nous livre quelques réflexions sur la nature de la bibliothèque publique et sur son rôle dans la culture et dans la société.

La population de la région de Québec n'a pourtant rien à envier aux Montréalais puisque l'exposition sera montrée à la bibliothèque centrale de la ville, sous les auspices de l'Institut canadien, durant le premier trimestre de l'année 1984.

Enfin à des dates non encore précisées, cette exposition itinérante se rendra dans d'autres régions du Québec et même dans les quelques villes du Canada où les Canadiens français disposent encore d'une institution pour la recevoir.

Dans la brochure tirée de des milliers d'exemplaires, qui résume et qui explique les 10 thèmes de l'oeuvre de Groulx, telle qu'exposée, et qui sera distribuée gratuitement aux visiteurs, on peut lire, en première page, ce paragraphe qui illustre bien l'esprit qui a présidé à la mise en oeuvre de cette exposition et lui imprime son caractère d'événement culturel majeur: Lionel Groulx, penseur et militant, prêtre et historien. Au-delà des controverses qui, 16 ans après sa mort, durent encore sur la nature et la portée de son influence, l'intransigeance ou l'ouverture de son nationalisme, la valeur de ses interprétations historiques, le conservatisme ou le progres-

sisme de sa pensée, pour en apaiser certaines et, peut-être, qui sait... pour en aviver d'autres. L'Agence du livre est allée aux textes et les a rassemblés.

Car il s'agit bien de cela, en effet. Faire apparaître la parole de Lionel Groulx, telle qu'en elle-même, libérée du prisme déformant des commentaires apologétiques ou malveillants, des citations tronquées et sorties de leur contexte, des analyses superficielles qui ne songent qu'à la faire comparaitre devant le tribunal de leurs préjugés.

À cette fin, la Fondation Lionel Groulx a sorti de ses fonds d'archives tous les documents écrits et iconiques qui composent les 15 vitrines de l'exposition. Fonds extrêmement riches dont nous parle avec enthousiasme, Mme Juliette Lalonde Rémillard, l'animatrice et la secrétaire de la Fondation. Enfin, trois étudiants en histoire de l'Université de Montréal, Gisèle Huot, Réjean Bergeron et Robert Desaulniers nous informent des travaux en cours pour établir l'édition critique du Journal de Lionel Groulx et le catalogue de ses manuscrits. Projets qui une fois réalisés constitueront de précieux instruments de recherches et de découvertes.

Lionel Groulx était un historien engagé, un patriote. Son histoire, loin d'élever le problème radical de la question nationale, le place au centre de notre Histoire. Peut-être découvrirons-nous à la lumière de cette exposition que sa problématique nationaliste prévalait la spéculation politique qui l'exploite ou la conteste, car elle lui préexiste et l'englobe.

La générosité du coeur et de l'esprit

DE l'historien, de l'animateur, de l'apôtre, chez Lionel Groulx, beaucoup a déjà été dit et écrit. Je voudrais ici témoigner plutôt de deux autres traits de sa personnalité: la générosité intellectuelle et l'attention lucide et fervente à l'évolution des idées et aux grandes mutations tant chez nous qu'à l'étranger.

La générosité intellectuelle, d'abord, l'inclinait à accepter d'apporter volontiers son concours, sous forme d'articles ou de conférences à des publications et à des organismes même modestes, dès lors qu'il y percevait une démarche authentique et une sincérité.

À cet égard, je me rappelle la souriante obligeance et la sympathie avec lesquelles il avait accueilli dans sa résidence de Vaudreuil, à l'été 1947, l'étudiant que j'étais, venu solliciter une interview pour le journal maintenant disparu Le Quartier Latin même un concours plus large en vue de la publication d'un numéro spécial.

À compter de là, j'eus l'honneur de le rencontrer souvent, soit lors des réunions du bureau de la Ligue d'action nationale dont j'étais

le benjamin, soit au cours d'entretiens particuliers, deux ou trois fois l'an.

C'est alors que j'ai mesuré son extraordinaire curiosité intellectuelle et son souci d'être à l'écoute de l'événement, de l'innovation dans tous les domaines. Sa prodigieuse

culture historique se conciliait aisément avec l'intérêt attentif pour l'actualité nationale et internationale, sous toutes ses formes.

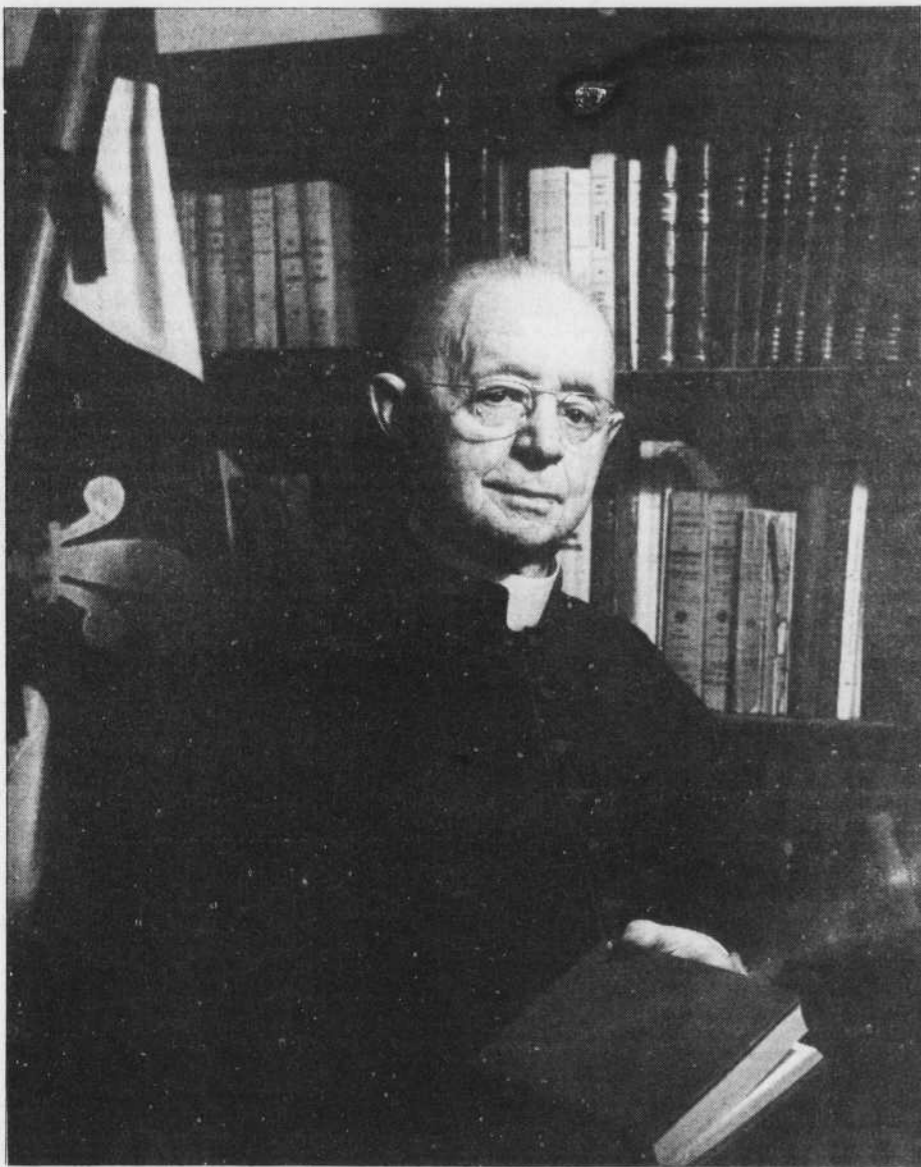
Les dernières années de sa vie ont coïncidé avec ce qu'on appelle la « révolution tranquille » dont le déroule-

ment le passionnait, trouvant chez lui une large adhésion, mais le préoccupait en même temps.

Il assistait avec une ferveur inébranlable à cette mutation du Québec, profondément heureux du réveil national qu'elle exprimait et de

la créativité qu'elle entraînait, mais secrètement angoissé devant la légèreté avec laquelle certaines valeurs, notamment spirituelles, et selon lui essentielles à notre peuple, étaient dénoncées, voire évacuées.

— JEAN-MARC LÉGER



Groulx, l'histoire et son « petit peuple »

F AUT-IL parler de Groulx l'historien, aujourd'hui? N'est-ce pas causer quelque malaise dans une profession qui s'est bardée de méthodes dites rigoureuses et dans un public cultivé qui grince à la pensée des anciens schèmes d'interprétation (la Providence, l'ethnie, l'agriculture, etc.). En outre, comme l'homme lui-même pensait et agissait à la fois comme animateur, homme d'action, historien et prêtre, la perception que l'on peut avoir de Groulx aura tendance à déborder sur le politique: fédéraliste pour les uns, séparatiste pour les autres, confus — « crypto-séparatiste » — pour d'autres qui lui pardonnent mal de n'avoir été qu'un homme-courant et non un devin. C'est faire bon marché de Groulx historiographe et sombrer trop rapidement dans notre travers habituel: celui d'abattre nos devanciers pour rehausser nos modestes réalisations.

Groulx vient tard à l'histoire, et encore, par un détour singulier. Il est professeur au Collège de Valleyfield depuis une douzaine d'années, lorsque Henri Bourassa décore (dans LE DEVOIR du 3 septembre 1913) l'ignorance de l'histoire chez les hommes publics, les juristes et les jeunes, à un moment où s'intensifie la propagande des élites pour la participation à la guerre qui s'annonce: devoirs de reconnaissance envers les bons conquérants et la mère-patrie anglaise, etc. Quelques semaines plus tard, Lionel Groulx « pre » répond à Bourassa que malgré l'oubli trop répété dont elle souffre, l'histoire du Canada n'est pas entièrement inexistante, grâce aux efforts de professeurs dans certains collèges. Ainsi,

par Jean-Pierre Wallot

Vice-recteur aux études et professeur d'histoire à l'Université de Montréal.

il a lui-même rédigé à l'adresse de ses étudiants un modeste manuel commencé en 1905 et terminé en 1906, où il retrace l'évolution constitutionnelle du Canada et a hasardé quelques perspectives d'avenir. Cet échange produit des résultats inattendus: à la demande de Mgr Bruchési, Groulx assure à compter de 1915 l'enseignement de l'histoire du Canada à ce qui s'appelaient alors l'Université Laval de Montréal, ainsi que des cours à l'École des Hautes Études commerciales. On n'enseignait plus l'histoire du Canada à l'Université depuis le début des années 1860!

Formé à la théologie et à la littérature, Groulx doit s'improviser historien et, qui plus est, spécialiste en histoire du Canada. Il a certes suivi quelques cours d'histoire. Mais ce n'est que peu à peu, en fréquentant les archives d'Ottawa, en lisant et consultant les « classiques » de l'époque, que Groulx s'initie à cette discipline. Bien qu'il eût jeté son dévolu d'origine sur une conception « dynamique » de l'histoire, éloignée de l'histoire événementielle et de l'anecdote alors à l'honneur, ce ne fut que graduellement que Groulx butina à droite et à gauche, chez ses contemporains et avec le temps, chez les « modernes », pour confirmer et élever des positions qui s'enrichiraient certes, mais ne dévièrent pas beaucoup de l'axe originel: F. de Cou-

langes, G. de Reynold, G. Goyau, P. de la Gorce, P.L. Funck, M. Bloch, L. Febvre, L. Halphen, H.I. Marrou, A. Toynbee, H. Sée, autant de noms parmi d'autres qui peuplent les sous-basements des textes de Groulx. Ils les illustrent, mais ne les pétrissent pas.

Groulx devient donc le premier historien universitaire québécois après Ferland. De 1915 à sa mort, outre ses publications innombrables et ses conférences sur des sujets d'actualité, s'accumulent des études historiques dont certaines se révèlent encore denses et utiles, telles Lendemains de Conquête (1920), L'Enseignement français au Canada (2 vol., 1933-1934), Notre maître le passé (3 vol., 1924, 1936, 1944), L'histoire du Canada français depuis la découverte (4 vol., 1950-1952) — son oeuvre la plus achevée —, etc., le tout culminant dans les Mémoires posthumes (4 vol., 1970-1974). En plus de ces jalons, présentés par Groulx comme « provisoires », il met sur pied, presque à soixante-dix ans, une oeuvre tout aussi importante et plus durable encore: l'Institut d'histoire de l'Amérique française, fondée en 1946, et la Revue d'histoire de l'Amérique française, lancée en 1947, tâche dont on mesure mal l'ampleur herculéenne pour l'époque. La Fondation Lionel Groulx, pour sa part, devait maintenir un Centre de recherche historique et contribuer à l'étude de notre histoire. Ces « oeuvres » ont assuré une continuité et un renouveau constant à notre historiographie. En ce sens — et en plusieurs autres —, Groulx a innové et tous ceux qui pratiquent l'histoire de l'Amérique française lui sont redevables.

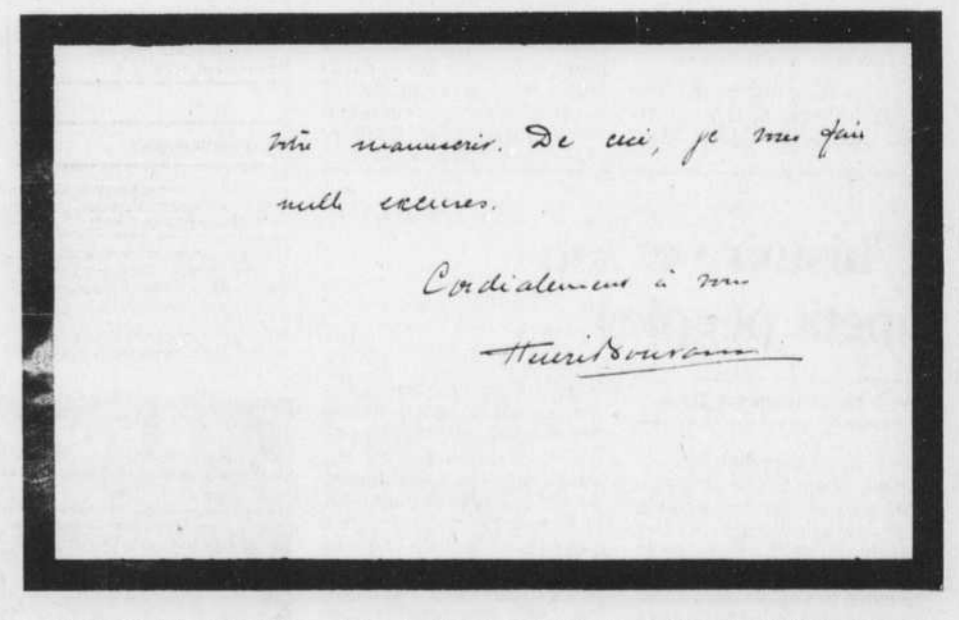
Toute l'oeuvre historique et l'oeuvre « d'animation » de Groulx renvoie à une certaine conception de l'histoire et de l'évolution collective du « petit peuple » canadien-français. Conception finalement plus nuancée et moins étriquée qu'on ne l'a dit et, par certains aspects, essentiellement moderne. En effet, Groulx rejette l'histoire événementielle, éprise d'empirisme court et inléchée par des préjugés implicites, des postulats dissimulés ou inconscients qui se cachent derrière la prétendue objectivité qui caractérise le gros de l'historiographie d'alors. D'instinct et très tôt, il écarte l'histoire-narration, celle que Lévis-Strauss a qualifiée plus tard d'« histoire faible », pour l'histoire-explication, « l'histoire forte ». Déjà, il soutient le postulat qu'on trouvera énoncé chez les classiques des années 1960: la tâche difficile de l'historien est d'expliquer ce qui est arrivé.

Pour les « modernes », l'histoire se façonne à partir d'une grille explicite de questions, de problématiques: ce n'est pas une partie de pêche au hasard. Le fait, pour le chercheur, de se munir de méthodes scientifiques affinées, n'empêche pas que ses échafaudages à partir de « poussières mortes » se conforment à son plan d'ensemble, à sa vision du monde, à son modèle plus ou moins global, plus ou moins explicite, plus ou moins accordé aux problèmes de son temps. Les contemporains de Groulx le louent ou le récuse à cause de ce choix. Tantôt (par exemple, Omer Héroux), on trouve que l'historien Groulx « répond en même temps aux préoccupations des hommes d'aujourd'hui et que ses oeuvres

deviennent « un principe d'action » (LE DEVOIR, 2 juin 1920). Tantôt, on lui reproche son manque d'objectivité et son abandon du « récit » au profit de la « synthèse » et du « tableau ». D'autant plus que Groulx enfonce sans ménagement l'édifice idéologique officiel qui masque ses préjugés toujours favorables à l'Empire britannique sous une façade de description détachée des « faits ».

La conception de l'histoire, chez Groulx, a évolué de 1915 aux années 1960. Mais certaines constantes se dessinent d'un texte à l'autre. L'intuition originelle s'est nuancée, mais elle s'est développée dans une continuité sans brisure. L'histoire est « un moyen de culture générale » et une source de « convictions patriotiques ».

L'histoire n'est pas « une simple succession de faits qui encombre la mémoire sans former l'esprit, mais il faut l'étudier selon les lois mêmes de l'intelligence qui procède par analyse, mais en vue de constituer des synthèses, c'est-à-dire de dominer la multiplicité des choses après des vues générales » qui embrassent de « longues périodes » et les ramènent à « l'unité ». Il faut donc une « histoire intégrale centrée sur l'homme », c'est-à-dire un « être concret », et qui tient compte des dimensions « politiques, économiques, sociales, religieuses, pour en ressusciter le passé ». Ces grandes vues doivent tenir compte de la « race » (au sens d'ethnie, de type humain façonné par l'histoire et ses origines), de la géographie, des intérêts économiques et religieux, des institutions en général, en particulier l'Église: « Vous tenez là tous les ferment mystérieux et puissants qui vont faire éclore notre histoire. Même s'il ac-



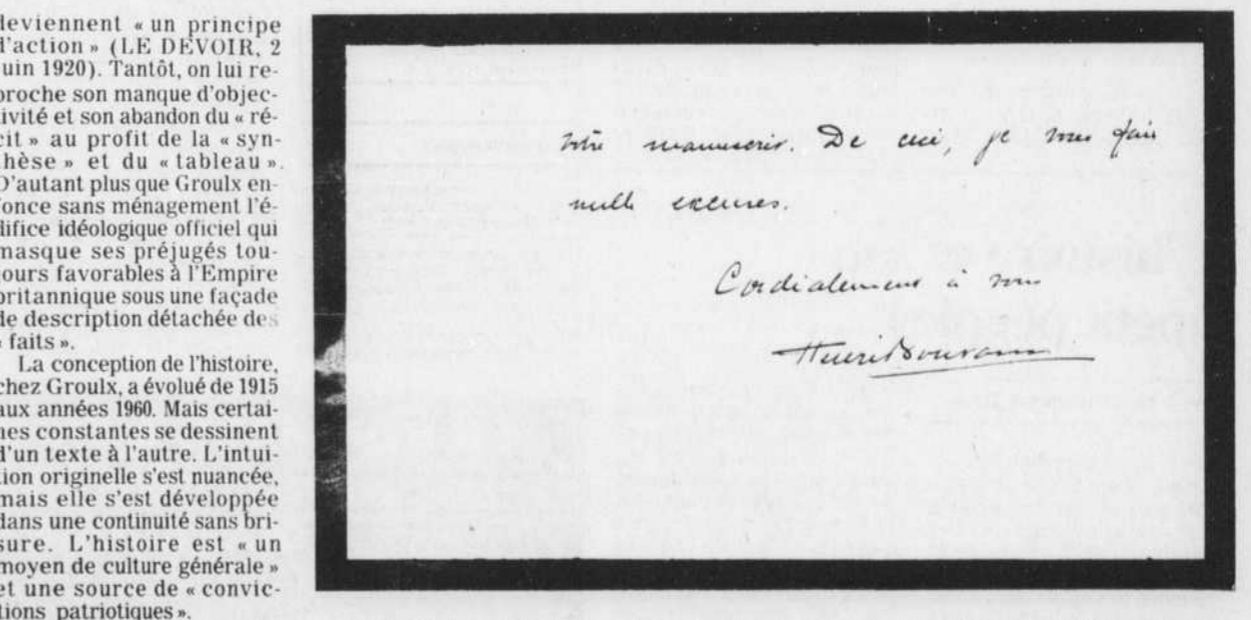
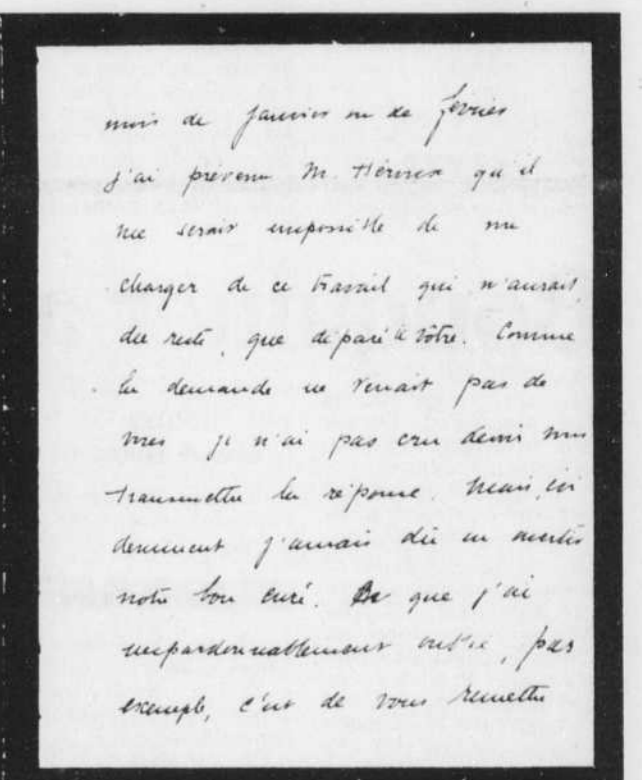
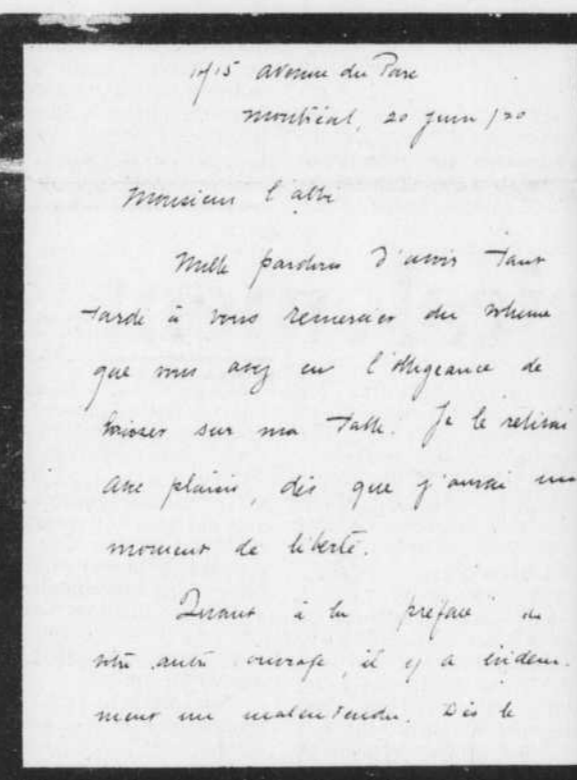
corde souvent trop d'importance aux individus, s'il invoque à l'occasion la Providence, il conclut par une profession de foi au poids presque irréversible des grands phénomènes: « Ce sont là les grandes causes de notre histoire. » Groulx réfère à Dieu comme à un principe suprême de l'économie de l'histoire, une sorte de loi ultime et abstraite. Mais il se révèle prudent au moment de dénouer des noeuds complexes d'événements concrets. On lui doit d'ailleurs une virulente dénonciation de la thèse de la « Conquête providentielle ». D'autre part, l'histoire nationale, « dument écrite, atteste l'existence de la nation ». Non « ce que la nation soit au-dessus de tout », mais il encadre l'existence et les intérêts des hommes.

Groulx ne croit pas en l'objectivité absolue, puisque l'histoire « dépend de l'historien plus encore que du document ». Au mieux, il faut viser à l'honnêteté. Et d'ail-

leurs, il n'est pas au pouvoir de l'historien d'atteindre beaucoup plus que du probable ». Impossible, donc, d'écrire une histoire neutre, aseptisée, détachée, bien qu'il faille éviter de tomber dans l'apologétique. D'où le rôle patriotique de l'histoire, l'implication de l'historien dans le présent car on ne peut cloisonner le passé, le présent et l'avenir. « Que la chose en effet, nous plaise ou ne nous plaise pas, nous sommes une résultante, un aboutissant d'histoire. Dans les vivants que nous sommes, survient combien de morts qui nous expliquent. » Donnant un sens à la trajectoire passée, l'histoire apprend à un peuple ses possibilités, ses aptitudes, ses limites. Elle apprend, par son expérience, et oriente vers des « chemins de l'avenir ».

Cette haute conception de l'histoire, cette recherche de construction, de « l'architecture », de la « vue d'ensemble », du « tableau », se traduit dans la pratique par une

Autres témoignages en page intérieure



leur, il n'est pas au pouvoir de l'historien d'atteindre beaucoup plus que du probable ». Impossible, donc, d'écrire une histoire neutre, aseptisée, détachée, bien qu'il faille éviter de tomber dans l'apologétique. D'où le rôle patriotique de l'histoire, l'implication de l'historien dans le présent car on ne peut cloisonner le passé, le présent et l'avenir. « Que la chose en effet, nous plaise ou ne nous plaise pas, nous sommes une résultante, un aboutissant d'histoire. Dans les vivants que nous sommes, survient combien de morts qui nous expliquent. » Donnant un sens à la trajectoire passée, l'histoire apprend à un peuple ses possibilités, ses aptitudes, ses limites. Elle apprend, par son expérience, et oriente vers des « chemins de l'avenir ».

Suite à la page 11

Les deux romans de Lionel Groulx

B IEN qu'il n'ait écrit que deux romans, Lionel Groulx tient quand même une place considérable dans l'histoire du roman canadien-français, car il a mieux que tout autre maîtrisé le roman à thèse.

par **Maurice Lemire**

Directeur du Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec.

Quand il publie *L'Appel de la race* en 1922, Groulx est déjà un nationaliste reconnu. Il a signé *Une croisade d'adolescents* et *La naissance d'une race*, et il a étroitement participé à la fondation de *L'Action française*. Il occupe la chaire d'histoire à l'Université Laval de Montréal, où son enseignement lui a déjà fait de nombreux disciples. Il ne s'est jamais caché d'être un écrivain engagé, et, s'il s'adonne au roman, ce n'est pas par divertissement, mais dans le dessein de donner une audience plus large à ses thèses sur la nation canadienne-française. Son expérience dans le métier est mince: il l'avoue candidement dans la préface lapidaire de *L'Appel à la race*: « Je n'ai jamais écrit de roman. » Toutefois, il ne faut pas se laisser tromper. Groulx est un littéraire qui connaît très bien ses classiques et les romanciers de son époque, en particulier, Bourget, Bazin et Barrès. Il semble avoir été influencé surtout par le Bourget d'après la conversion. Le roman à thèse, un outil maintenant très perfectionné dont la technique repose sur une étude en profondeur de la psychologie des personnages, peut devenir une arme très efficace quand il est mis au service des bonnes causes.

mettre en scène et de lui montrer son devoir. La première Grande Guerre avait ramené la prospérité au pays et permettait aux gens des professions libérales de s'introduire dans les milieux anglais de la métropole, dont les hautes classes n'avaient jamais cessé d'exercer leur attrait sur les francophones, attrait qui restait platonique tant qu'il n'était pas accompagné d'argent. En temps de prospérité, les déflections devenaient donc plus nombreuses. Elles se faisaient surtout par le biais de mariages mixtes. On voyait là un véritable cheval de Troie, capable d'emporter la place de l'intérieur. Groulx va donc faire l'autopsie de l'une de ces déflections et montrer comment elle peut se racheter.

L'intrigue de *L'Appel de la race* repose sur une théorie plus ou moins fondée, selon laquelle on ne rente jamais totalement sa race. La théorie du « coin du feu », corollaire de la thèse qui veut que l'on ne perde jamais totalement la foi, prétend qu'un homme bien né ne peut renier sa race sans qu'il en reste quelque chose. Un organisme vigoureux tend, quand il atteint sa maturité, à rejeter tous les éléments qui s'est appropriés soit par opportunisme, soit par nécessité. C'est là une force de la nature connue sous le nom de phénomène de rejet. Groulx met donc en scène un cas exemplaire. Jules de Lantagnac a de la race. Le noble sang qui coule dans ses veines ne saurait indéfiniment accepter sans réagir tous les apports hétérogènes. Cette force, que certains ont qualifiée d'instinctuelle, constitue le ressort de l'intrigue.

Comment le phénomène de rejet s'amorce-t-il? Il y a d'abord l'âge. Au milieu de la vie, l'homme qui a réussi éprouve le besoin d'une certaine gratuité. Lantagnac au sommet de sa carrière peut revenir vers sa race avec

cette sorte de condescendance que donne une supériorité indiscutable. Mais c'est là qu'il se fait surprendre. La culture française qu'il a troquée pour l'anglaise n'est pas aussi étriquée qu'il l'avait cru à travers ses préjugés. Bien au contraire, il retrouve un aliment consubstantiel qui lui convient bien davantage. Il y a ensuite le passé. Jules a eu beau affirmer à Maud Fletcher, le jour de son mariage, n'avoir plus qu'elle comme famille, il n'en reste pas moins solidaire des Lamontagne de Saint-Michel de Vaudreuil, qui l'enracinent dans le passé.

Le roman comme tel n'est que la mise en application d'un plan de retransformation qui rencontre des obstacles de plus en plus sérieux, reliquats ou séquelles de vingt-trois années d'anglomanie. En fait, on peut distinguer deux phases dans l'application de ce plan: une, strictement familiale, et une autre, publique. La première ne comporte que des mesures assez anodines qui n'engagent pas véritablement le combat: cours de français, remplacement des journaux anglais par des revues et des journaux français, remplacement de gravures sur les murs et, surtout, changement de maisons d'éducation pour les enfants.

Ces mesures, perçues d'abord comme un jeu, n'auraient pas éveillé l'hostilité de la mère, si Lantagnac n'était resté là. Mais l'attitude change dès qu'elle perçoit le dessein de son mari de lui reprendre ses enfants.

Le combat ne s'engage vraiment que dans la seconde phase. Lantagnac décide de devenir député pour revendiquer les droits scolaires et ses compatriotes et faire valoir leur place dans la confédération. Tant que la conversion n'a d'effet qu'à l'intérieur de la famille, elle demeure convenable. Mais dès qu'elle se manifeste à l'extérieur, elle devient intolérable, parce qu'elle compromet le statut social de la famille.

On a beaucoup attaqué la psychologie des personnages de Groulx, au cours de la querelle qui suivit la parution. D'une part, on a reproché à

Jules son radicalisme, et, d'autre part, on a plaint Maud Fletcher, victime de la dureté de son mari. Ces reproches sont en partie fondés. Lantagnac ne parle pas suffisamment à sa femme et, surtout, ne sait pas lui parler. Il ne converse vraiment bien qu'avec son directeur de conscience, le père Fabien. Selon René Garneau, il est évident qu'il n'y a jamais eu d'amour entre ces époux. Si un écrivain, un romancier surtout, ne peut parler avec bonheur que de son expérience personnelle, il est clair que l'abbé Groulx se trouvait en mauvaise posture pour imaginer le dialogue amoureux et sa contrepartie, les querelles de ménage. Au contraire, la direction de conscience n'avait plus de secret pour lui. Malgré cela, on ne peut le blâmer pour le radicalisme de Lantagnac. Un critique comme Camille Roy oublie trop rapidement qu'il s'agit d'un héros romanesque. Si le nouveau député se comportait comme il le souhaite, c'est-à-dire qu'il renonçât à l'éducation française de ses enfants et à sa carrière politique pour satisfaire les désirs de sa femme, il n'y aurait tout simplement plus de roman. Dans les oeuvres dramatiques, l'action tourne toujours au tragique à cause du radicalisme du héros. Imagine-t-on une Antigone qui renonce à donner la sépulture à son frère pour faire plaisir à Créon? Un Titus qui abdique sa couronne pour épouser Bérénice? En fait, les grands sujets de la littérature classique ont toujours mis en opposition les devoirs familiaux et les devoirs civiques, le bien particulier et le bien commun. Le déchirement qui en résulte fait tout le plaisir de la tragédie. Un Lantagnac capable d'accommodements n'aurait plus rien d'héroïque.

Maud apparaît ici comme une victime et l'on reproche surtout au romancier de ne pas lui permettre de répondre, elle aussi, à l'appel de la race. Il était naturel, en effet, que l'offensive inconsidérée de Lantagnac réveillât chez sa femme un instinct de défense qui, lui aussi, s'alimenterait aux préjugés racistes. La conduite de Maud, de son père et de son beau-frère n'auraient rien que de très

normal, et seul le néophyte serait à blâmer pour sa fougue désordonnée.

Une telle interprétation a certainement dû agacer singulièrement Lionel Groulx, lui qui avait prétendu démontrer le contraire. Le romancier n'a jamais voulu décrire une situation d'équilibre entre deux groupes raciaux, fruit du respect mutuel, mais bien une situation aiguë d'injustice, tant au sein de la famille qu'au sein de l'Etat. Lantagnac a abandonné toute identité, il a renoncé à ses parents, à sa langue, à sa culture et même à l'éducation de ses enfants. Maud considère cette abdication comme normale, parce qu'elle est convaincue de la supériorité des Britanniques. Quant à l'Etat, il ignore tout simplement les Franco-Ontariens. Il supprime des droits pourtant reconnus par la constitution et instaure une politique ouverte d'assimilation. Si Maud Fletcher avait tant soit peu de grandeur, elle aurait eu du mépris pour un homme qui reniait aussi profondément ses origines. Elle aurait compris que, en relevant la tête après vingt-trois ans d'avilissement, son mari se réhabilitait non seulement à ses propres yeux, mais également aux yeux de sa femme et de ses enfants. Groulx dénie aux Anglais - du moins dans ses romans - toute capacité de sentiments gratuits.

Comme la plupart des témoins de sa génération, Groulx affectionne l'art oratoire et cherche à gagner l'adhésion de son auditoire.

Le discours est, certes, celui d'un narrateur omniscient et omniscent, mais qui s'intéresse d'abord à Lantagnac, et presque à lui seul. Puisqu'il ne peut parler à la première personne, le narrateur s'ingénie donc à trouver des procédés qui lui permettent de livrer au lecteur les diverses réactions psychologiques du héros. Mais ces procédés, plus propres à communiquer des impressions qu'à faire passer des idées, n'intéressent qu'à demi l'orateur qu'était Groulx. Il leur préfère le discours direct. Ce qui explique en grande partie le rôle important du père Fabien.

On a voulu voir dans la direction spirituelle de l'oblat une confirmation de la « Priest ridden province », mais il faut plutôt y déceler une nécessité imposée par l'organisation du discours. Lantagnac ne pouvant monologuer, il lui fallait un confident à la manière des classiques, confident d'une culture supérieure et d'un nationalisme à toute épreuve qui représenterait, en quelque sorte, la norme à laquelle le héros aurait à mesurer ses efforts. Qui mieux qu'un prêtre, surtout à cette époque, pouvait répondre à ces exigences? Le père Fabien représente l'Eglise, force qui, d'après Groulx, n'a jamais trahi et peut exiger le maximum de générosité au service de la patrie. De plus le combat intérieur de Lantagnac doit se dérouler d'après un code, qui n'est pas celui de l'honneur. Avec le père Fabien, c'est la théologie qui va servir de langage d'analyse aux diverses démarches morales du patriote déchiré entre sa famille et sa patrie. On y verra que la justice distributive s'oppose à la justice commutative, le volontaire direct, au volontaire indirect... Mais surtout ces deux interlocuteurs avaient en commun un art qui vaut aussi bien dans la chaire qu'au prétoire, l'éloquence. Ils peuvent non seulement se

donner la réplique sur le même ton, mais aussi développer une argumentation qui met en valeur toutes les facettes de la thèse nationaliste.

Le second roman de Lionel Groulx, *Au Cap Blomidon*, paraît en 1932, dix ans après le premier. Il faut croire que les disputes acerbes qui entourèrent la parution de *L'Appel de la race* avaient quelque peu refroidi les ardeurs de l'historien pour ce genre de « divertissement ». Il y revient pourtant, mais pour la dernière fois. Dans le premier roman, il s'est porté au secours des Franco-Ontariens opprimés: dans celui-ci, il prêche la reconquête de l'Acadie. Il est en sentinelle aux marches du Canada français. Dans *Au Cap Blomidon*, toutefois, il s'agit moins de défense que d'offensive, Groulx n'ayant jamais accepté de limiter l'Amérique française aux seules frontières du Québec. C'est avec nostalgie que, sur la fin de sa vie, il évoquera, comme un rêve désormais impossible, notre « grande aventure en Amérique ». Mais en 1932, il n'en est pas encore là. La forte natalité des francophones, le nombre des émigrés vivant aux Etats-Unis, la disponibilité de nombreux chômeurs touchés par la crise économique font croire qu'il suffirait de diriger habilement les courants de population pour redonner à l'Est du continent un visage français.

Qui prendra l'initiative de diriger ces courants de population? L'Etat? L'Eglise? Il ne semble pas. Du moins Groulx ne se pose-t-il pas la question. Il se veut un « semeur » d'idées. A d'autres le souci de déterminer les modalités de la mise en oeuvre. Le semeur écrit donc un roman, encore un roman à thèse, où un jeune homme donne un exemple qui devrait orienter toute une population vers l'Acadie: « Jean Bérubé », écrit Groulx dans sa préface, montrera donc à sa race un grand dessein à réaliser, un dessein assez haut et assez beau pour grouper et enchanter les énergies collectives: « Leur montrera un morceau de la vieille patrie à reprendre. » C'est donc de « dessein assez haut et beau » que veut décrire le romancier.

André Laurendeau a reconnu en ce roman une épopée de la reconquête: « Les larges pans d'histoire élargissent l'horizon et font apercevoir, par delà Jean Bérubé, dans une fresque animée et grouillante, la tragédie de tout un peuple. » Et Laurendeau d'affirmer que ce ne sont pas uniquement Jean Bérubé et Hugh Finlay qui se rencontrent: « Ils se retrouvent en face l'un de l'autre, résumant le rôle des deux races, effrayées (sic) l'un et l'autre du lourd passé qui les enchaîne, amenés malgré eux aux actes exploitatoires. » Une certaine théologie affirmerait alors que, si les crimes des individus doivent s'expier soit en ce monde, soit dans l'autre, les crimes

des nations doivent obligatoirement s'expier dans l'histoire. Les usurpations anglaises en Acadie appelaient tôt ou tard le rétablissement de la justice.

La venue de Jean Bérubé au pays de l'Acadie marque une sorte de plénitude des temps. Comme le rédempteur, il va faire éclater la vérité, ouvrir la terre promise et effacer les péchés des usurpateurs.

Une telle vérité ne peut toutefois pas être affirmée ouvertement. Si Schiller a pu définir l'épopée comme l'intervention de Dieu dans les choses humaines, il reste que cette intervention, surtout quand elle est nettement partisans, ne peut s'exprimer qu'à travers les énigmes de la fable. Lionel Groulx a des lectures et il connaît bien les procédés des divers genres littéraires. Jean Bérubé n'entend pas des voix comme Jeanne d'Arc. Il n'en obéit pas moins à un appel: « Né avec des ailes à la fine pointe de son âme, le collégien Bérubé attendait pour un jour ou l'autre, l'appel de quelque grand rêve. Ce rêve, il n'en pouvait douter, c'était bien lui qui, à cette heure, sollicitait sa volonté. Oui, Jean Bérubé, le petit montagnard, serait l'ouvreur du chemin par où les Acadiens s'en reviendraient dans leur pays natal pour le redonner au Bon Dieu. » C'est investi d'une mission sacrée qu'il se rend à la ferme des Finlay. Il travaille avec acharnement et mérite enfin la confiance de ses patrons. Mais cette action strictement humaine serait de peu d'efficacité sans l'intervention de la Providence. C'est en fait la malédiction héréditaire qui va finalement briser la volonté du vieux Hugh Finlay, malédiction qui se manifeste à l'approche de la mort par une agitation hystérique, occasionnée par le déchirement de sa conscience. Cette malédiction se manifeste d'une façon plus précise par les vociférations de la vieille sorcière, qui viennent annoncer les divers développements du récit et lui donner cette allure épique des destins qui s'accomplissent.

Ces procédés n'ont rien de nouveau et certains critiques ont pu accuser Groulx d'avoir eu recours au grimoire suranné de Walter Scott. Il faut avouer que le romancier n'a pas toujours su résister aux effets mélodramatiques et que, à certains moments, il a franchement forcé la note. En revanche, peut-on lui reprocher d'avoir fait montre d'imagination? Inscrivez et développez un sujet épique dans le cadre d'un roman n'est pas chose facile. Un grand sujet est sans cesse ramené aux contingences matérielles de la vie quotidienne. On sait avec quelle maladresse s'en est parfois tiré Lamartine dans *Jocelyn* et *la chute d'un ange*. Groulx, pour sa part, a su respecter les dimensions de son sujet et disposer du merveilleux, tout en sauvegardant la vraisemblance, ce qui ne va pas sans quelque difficulté.

Il reste à s'interroger sur la valeur de la thèse. Comme plusieurs nationalistes de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, Groulx nourrissait un certain optimisme sur l'avenir de la race française en Amérique, et il n'acceptait pas que le combat se jouât uniquement à l'intérieur des frontières du Québec. La reconquête des Cantons de l'Est, célébrée significativement par Harry Bernard dans *La Ferme des pins*, montrait bien de quelle revanche les Canadiens français étaient capables. Les Etats de la Nouvelle-Angleterre renfermaient un bassin de population francophone qui égalait presque celui du Québec. Si on réussissait à diriger logiquement l'émigration à l'intérieur du Canada et si on décidait les émigrés franco-américains à réintégrer le pays, la partie, à l'intérieur de la confédération, ne se jouerait plus entre une majorité et une minorité, mais entre deux majorités.

Au Cap Blomidon entend être l'amorce de cette politique très ambitieuse, d'autant plus ambitieuse qu'elle n'était prise en main ni par l'Etat, — les francophones possédaient-ils alors un Etat? — ni par quelque autre organisme puissant, comme l'Eglise. Elle est, dans ce roman, l'initiative d'un jeune homme, d'un précurseur, qui annonce la Bonne Nouvelle. Généreuse, enthousiaste, cette initiative peut canaliser les énergies et convaincre un certain nombre d'individus. Mais quelles étaient ses chances de succès? Albert Pelletier n'avait-il pas raison de poser, en ces termes, la question à l'abbé Groulx: « S'il est excellent, en théorie, que les descendants des déportés acadiens reconquerraient le domaine des aïeux, je ne puis oublier que Jean Bérubé et Paul Comeau sont deux jeunes cultivateurs dont quelques générations ont acclimaté la famille à Saint-Donat de Montcalm. Pourquoi les descendants de là, où leur expérience devrait produire un meilleur rendement que partout ailleurs? Pourquoi faire d'illusion la proie probable de l'assimilation étrangère? »

L'histoire a donné raison à Pelletier. Mais faut-il condamner pour autant une des dernières expressions d'un réaménagement démographique qui aurait rendu possible un véritable Canada à deux?

Ces deux romans assez révélateurs de la psyché de Groulx, témoignent de son apolitisme radical. Croquant possible de rendre aux francophones la place qui leur revient à l'intérieur de la confédération, il ne compte sur d'autres moyens que le bon exemple. Lantagnac, bien que député, ne prend pas le pouvoir. Il sacrifie sa famille à l'intérêt de la collectivité. Le geste de Jean Bérubé pourrait demeurer ignoré s'il n'était publicisé par le roman. Dans les deux cas, la parole compte plus que l'action.

Bouquiner amicalement

I l m'arrive plutôt souvent ces temps-ci de tomber sur un bouquin tout à fait exceptionnel, dont le titre m'avait déjà été signalé dans un travail de session d'une étudiante ou d'un étudiant. Ce fut le cas avec *La Pomme et le Serpent: analyse de la féminité* (NRF 1976), par l'ethnologue Armanda Guiducci. Et *L'idée de culture*, de Victor Hell (que sais-je, PUF, 1981), dont le chapitre sur la « Conception pratique de la culture à l'époque de l'Encyclopédie » m'a paru excellent, en particulier les passages traitant de « l'unité des sciences et des arts » et « des rapports entre sciences et littérature ».

par **Stanley Bréhaut Ryserson**
Professeur d'histoire à l'Université du Québec à Montréal.

cérébral que provoque le réexamen de fond en comble, et devenu inéluctable à travers le monde entier, du rapport femme/homme. Ce qui m'y a le plus ébranlé est le succès, à mon sens au moins, avec lequel on amène le lecteur à « vivre de l'intérieur » pour ainsi dire, l'expérience pour lui largement inconnue, de « l'être-femme ». Donc, l'ampleur (et la complexité) de la besogne à laquelle nous faisons face,

nous autres humains des deux sexes, si nous aspirons à une vision nette et entière du réel qui est à changer. Le deuxième bouquin, en très peu de pages, aborde et démêle le fameux débat sur « les deux cultures », lancé aux années 50 par le scientifique et romancier anglais, C.P. Snow: l'existence de deux « univers » mentaux étanches, celui des lettres et des beaux-arts (« humanités ») versus celui des sciences « exactes » de la nature. Il arrive que, ces temps-ci, nous vivons dans plusieurs universités une expérience particulière dans le cheminement de ce même débat: on discute de la possibilité de projets d'étude qu'auraient pour but de jeter un pont (ou une passerelle) entre les univers « sciences » et « culture », dans le contexte du virage historique actuel des technologies et de la société.

Les livres, en d'autres mots, mènent une vie d'êtres intermédiaires, de placoteux sympathiques, dans les interstices intellectuels (et autres) de nos sociétés. Et les librairies, bien sûr, sont des

lieux privilégiés d'intercom « entre bouquins et bouquinistes. Je pense, tout à coup, à celle qui fut située au 120, rue Lafayette, à Paris, où je me suis réfugié tout à fait par hasard pendant un orage, un après-midi du mois d'août 1931: et où j'ai trouvé une plaquette intitulée *La révolution culturelle* (pas la chinoise, d'ailleurs), qui radicalement modifié les coordonnées de ma vie.

Une librairie (j'en fréquente plusieurs!) qui me semble particulièrement sensibilisée aux « courants électriques et électroniques » du monde culturel et intellectuel québécois et français, arrive à surmonter les écueils d'étalement dont j'ai évoqué quelques-uns.

En bonne partie, peut-être, grâce à son ouverture amicale aux mondes du travail et de la culture, et à ses nombreuses initiatives auprès des créateurs et du grand public. L'Agence du livre se signale, ces temps-ci au Québec, par une exposition itinérante de l'oeuvre de Groulx dont on ne peut que souhaiter le plein succès.

L'histoire et son «petit peuple»...

point de durée, point d'orientation. Cette tradition, capitale pour la survie incertaine de la nationalité menacée et faible, elle est pétrée de la culture française, du catholicisme, des épreuves collectives qui ont forgé la volonté de ce peuple tenace. Sans ces traditions, point de patrimoine, inconscience dans le présent et impossibilité de construire lucidement l'avenir.

épopee d'un « petit peuple » qui doit traverser d'innombrables difficultés et se construire un destin spécifique, fait de mesure, d'équilibre et de vertu. Après la Conquête, et sans « cadeau » des conquérants, les Canadiens (français) arracheront peu à peu les concessions culturelles et politiques qui les amèneront à dominer « une province autonome dans un Canada indépendant ». Il leur restera à gagner l'autonomie économique et sociale.

Est-il besoin d'ajouter que les conceptions de Groulx sur « un Québec autonome dans un Canada indépendant », avec de brefs flirtés avec l'indépendantisme, ne satisfèrent personne. S'il s'était fait une conception moderne de la discipline historique, des éléments de sa problématique ont paru dépassés à la plupart des historiens canadiens-français qui ont émergé après la Seconde Guerre mondiale. L'accent trop pesant sur la religion, sur un certain atavisme supérieur (jonction de l'héritité française et de l'héritité catholique), une vision politique ambiguë dans le contexte actuel, autant d'éléments qui datent. Mais on ne peut en dire autant de son intérêt pour l'Etat québécois et sur sa vision « architecturale » de l'histoire.

EN HOMMAGE À LIONEL GROULX
Les Éditions LEMÉAC VOUS SUGGÈRENT

GUY FREGAULT
LIONEL GROULX
TEL QU'EN LUI-MÊME

La découverte de l'homme derrière l'historien, l'ecclésiastique, l'animateur ou l'orateur passionné.

Guy Fregault, historien de renom, dégage dans un style clair et nuancé, les lignes de force et, aussi, les contradictions de ce personnage controversé qui a tant marqué son époque.

\$12,95 \$11,95

ÉDITIONS LEMÉAC 5111, av. Durocher, Outremont — H2V 3X7

Nom.....
Adresse.....

Hommage à Lionel Groulx..... 11,95 \$
Lionel Groulx tel qu'en lui-même..... 12,95 \$
(frais de port: 1,00 \$)

CI-joint:
 Mandat Master Card.....
 Chèque Chargex no.....

Signature.....

Lionel Groulx

La voix d'une époque

Lieux et dates des expositions à Montréal

- **Université de Montréal**
2900, boul. Édouard-Montpetit.
Du mercredi 26 octobre
au samedi 29 octobre 1983.
- **Bibliothèque Centrale adulte**
1210, rue Sherbrooke Est.
Du mardi 1er novembre
au dimanche 6 novembre 1983.
- **Bibliothèque Mile-End**
5253, avenue du Parc.
Du mardi 15 novembre
au samedi 26 novembre 1983.
- **Maison de la Culture Marie-Uguay**
6052, boulevard Monk.
Du mardi 17 janvier
au dimanche 29 janvier 1984.
- **Bibliothèque St-Michel**
7601, rue François-Perrault.
Du mardi 31 janvier
au samedi 11 février 1984.

Exposition réalisée par l'Agence du Livre, librairie universitaire, située au 1246 de la rue Saint-Denis, à Montréal.

Paul Lacoste: le génie est une longue patience

DANS la hiérarchie de notre univers, un recteur d'université est un personnage important qu'on ne dérange pas pour rien. J'avais donc soigneusement préparé l'entrevue que M. Paul Lacoste avait bien voulu m'accorder. Je n'en étais pas moins troublée quand sa secrétaire me fit entrer dans son bureau. La somptuosité de la pièce, au plafond haut comme la voûte d'une cathédrale, aux superbes boiseries et au décor dont la richesse tient tout autant de la sobriété que du luxe, acheva de me dérouter. Aussi, malgré l'accueil aimable de mon hôte, est-ce un peu balbutiante que je lui posai d'emblée ce qui, selon mon plan, devait être ma dernière question. Je lui demandai s'il avait, comme d'innombrables autres chefs de file actuels de notre société, connu personnellement Lionel Groulx.

« Oui, mais alors que j'étais très jeune. Je n'avais pas encore vingt ans, lorsqu'à la fin de ma rhétorique, en tant que récipiendaire du prix Collin, j'eus l'insigne honneur d'être reçu par Lionel Groulx. Je peux dire de cette rencontre qu'elle m'a vivement impressionné. Elle marque un moment inoubliable dans ma vie d'étudiant. J'ai perçu immédiatement l'authenticité de son intérêt et de son dévouement pour la jeunesse. De sa manière d'être et de parler se dégageait une aptitude à inculquer de l'idéal. Il donnait le goût du dépassement. Mais ce qui m'a le plus frappé, ce jour-là, qui paraît peut-être étonnant, mais qui est très vrai, ce sont ses conceptions hardies de l'économie, et de son rôle dans l'édification de notre société, inspirées, m'a-t-il semblé, par un esprit d'entreprise, je dirais même d'aventure, plutôt inattendu chez un homme que certains qualifieraient de conservateur.

« Ce n'est que bien plus tard, évidemment, que j'ai connu toutes les dimensions de son oeuvre et de son action, que j'ai appris, par exemple, qu'il avait été, ici, à l'U de M, un farouche défenseur de la liberté académique, au moment où les évènements tentaient parfois de censurer des cours, dont les sens jugés idéologiquement trop audacieux.

« Vous pouvez dès lors comprendre avec quelle émotion j'ai, en mai 1967, en tant que vice-recteur, accueilli son corps qui fut exposé ici, dans le hall d'honneur. Vous comprendrez aussi avec quelle joie et

par
Andrée Ferretti

quelle fierté, je présiderai, le 25 octobre, l'inauguration d'une exposition d'envergure sur son oeuvre et qui se tiendra jusqu'au 29. J'espère que nombreux seront les professeurs, les étudiants et les employés de l'U de M qui profiteront de cette occasion pour mieux connaître le grand universitaire que fut Lionel Groulx.

Et pointe dans la voix calme et l'attitude pondérée, un enthousiasme qui révèle l'importance que M. Paul Lacoste attache à cette qualité d'universitaire. Il faut dire qu'il est recteur de l'Université de Montréal depuis 1975, qu'il avait auparavant occupé le poste de vice-recteur exécutif pendant dix ans. Si l'on sait, de plus, qu'il y a étudié et enseigné la philosophie et le droit, qu'il a été l'un des fondateurs de l'Association des professeurs de l'U de M et qu'il a, en tant que conseiller juridique, participé, au milieu des années soixante, aux travaux de refonte de la Charte de l'institution, on ne s'étonnera guère que la vie universitaire et l'Université de Montréal tiennent une place primordiale dans son activité et... dans son coeur.

Pour Paul Lacoste, il ne fait d'ailleurs aucun doute que l'Université de Montréal est une des grandes institutions du haut savoir universel.

« Non seulement, affirme-t-il, elle occupe le rang de première université francophone d'Amérique, mais elle soutient avantageusement la comparaison avec les meilleures universités du monde dans plusieurs disciplines. Elle jouit d'une réputation enviée pour l'enseignement et la recherche qu'on y effectue en mathématiques appliquées, en économie, en physiologie, en biotechnologie, en droit public, en criminologie, entre autres. De même les grandes écoles, telles les HEC et Polytechnique, et les instituts qui lui sont affiliés se distinguent constamment par une production riche et novatrice de travaux scientifiques et pratiques. La renommée de l'Institut de cardiologie et de l'Institut de recherches cliniques du docteur Jacques Genest, par exemple, dépasse largement les frontières du Québec. De plus, elle compte un nombre important de professeurs et de

chercheurs qui, par la qualité exceptionnelle de leur enseignement et de leurs travaux, sont invités, soit à donner des cours dans d'autres universités, soit à collaborer à des projets de recherches d'envergure internationale qui regroupent les plus grands spécialistes d'une discipline donnée.

« Je considère d'ailleurs comme une grave responsabilité l'honneur, attaché à ma fonction, de représenter l'U de M auprès des autres corps publics nationaux et internationaux. Cet aspect de représentation exige de moi un continu dépassement.

Mais à vrai dire, bien au-delà de l'institution particulière dont il préside les destinées, c'est de l'université en soi que Paul Lacoste se fait une très haute conception. Pour lui, elle est le lieu d'excellence de la société. Ce qui lui permet d'affirmer en toute simplicité que « plus on élève la qualité de l'université, plus on élève la qualité de la société ». Je manifeste un intérêt curieux pour une théorie sociale plutôt inhabituelle ou rarement exprimée et M. Lacoste précise sa pensée.

« L'université dans la rue, moi, je n'y crois pas. Le rôle social fondamental de l'université consiste à former des hommes et des femmes qui, par l'excellence de leur savoir spécialisé de même que par l'étendue et la profondeur de leur culture générale, sauront contribuer avec compétence et jugement au développement de la société québécoise et à la résolution des problèmes de plus en plus complexes auxquels elle fait face, à l'intérieur et dans ses relations toujours plus nombreuses et diversifiées avec le monde. Il m'apparaît donc nécessaire, plus que jamais auparavant, de procéder à un rehaussement général des critères destinés à définir et à normer les exigences requises pour entrer à l'université et pour y obtenir les diplômes qu'elle décerne. Ces diplômés rayonneront ensuite dans tous les secteurs de l'activité sociale et, de proche en proche, ils amélioreront la qualité de tous.

Cette ordonnance de la société autour de l'université comme figure de proue des bonnes transformations sociales m'a semblé quelque peu traditionnelle et certainement élitiste. Je me suis donc inquiétée du sort que le recteur Lacoste réserve aux objectifs contemporains, uni-



versellement partagés, de la démocratisation de l'enseignement.

« Non seulement, chère madame, m'a-t-il répondu avec force, je favorise la plus grande accessibilité possible de tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, aux études supérieures, mais je la désire ardemment, comme cela va de soi, puisque je crois qu'elle est la condition majeure de l'évolution actuelle des sociétés où ce sont les sciences et des techniques complexes qui sont les moteurs du développement. Je souhaite donc que des mesures énergiques soient prises par toutes les autorités concernées pour faire évoluer notre société le plus rapidement possible dans cette direction.

« Mais je le répète, et j'insiste même, la poursuite de cet objectif ne doit en aucune manière emprunter le chemin de la médiocrité. Pour moi, une véritable démocratisation de l'éducation supérieure passe autant par le redressement des critères de l'excellence académique que par le développement de toutes les conditions d'une plus grande accessibilité. J'ai-

merais, de plus, souligner le fait que toutes les politiques vouées à la réalisation de ce double objectif ne concernent pas seulement l'université. Elles doivent d'abord être appliquées aux niveaux secondaire et collégial. Car l'acquisition et la maîtrise du savoir universitaire ne peut être que la conséquence d'une acquisition préalable d'une solide formation de base, tant en ce qui concerne la quantité et la qualité des connaissances que la rigueur des méthodes. Sinon, nous ne retrouverons encore longtemps avec plus d'appels que de élus. L'écart, déjà énorme, entre les inscrits aux études de premier cycle et les diplômés des deuxième et troisième cycles ne cessera de s'agrandir. »

Même si elle relève plus de

la réalisation d'un projet global de société que de la seule administration de l'université, je demande à M. Lacoste comment, en tant que recteur de l'U de M, il applique sa conception de la nature et du rôle de l'université.

« D'abord, je dois vous dire qu'à l'U de M, malgré l'influence prépondérante qu'exerce le recteur dans la définition des orientations, en tant qu'il préside tous les organismes chargés du fonctionnement général de l'institution, la direction n'en est pas moins tout à fait collégiale. Et cette collégialité se pratique à tous les niveaux de décision. L'autorité en effet n'est pas personnalisée, elle repose sur ses divers corps universitaires, tels le Conseil de l'université, la Commission des études, l'Assemblée universitaire, par exemple.

« Car, comme vous le savez, l'université est le lieu de la pensée et de la parole, ce n'est pas l'armée. Il n'y a pas de place, ici, pour le commandement autoritaire et sans appel. La pire manière d'accomplir une chose dans l'université, sous prétexte de résoudre vite des problèmes, de réaliser immédiatement des projets, ce serait de contourner les opinions et les désirs des personnes et des groupes qui y oeuvrent, ce serait d'imposer ses propres volontés. C'est véritablement un ensemble d'organismes qui, chacun dans une sphère donnée, oriente le développement de l'université, en gère le fonctionnement. Le rôle du recteur est d'animer ces organismes, de leur proposer des projets ou des solutions, de leur communiquer toutes les informations utiles à leurs prises de décisions. Il arrive parfois que des divergences et même des conflits surgissent entre les conceptions et les intérêts des groupes de personnes qui composent et animent l'université. Je dois alors définir des priorités, effectuer des choix, prendre des décisions et tâcher de les faire accepter à l'ensemble. Dans la conduite de cette institution, la médiation réussie est, en effet, le défi quotidien que j'ai à relever. Mais, comme je suis

un homme d'équilibre, j'aime passionnément ce rôle de conciliateur entre toutes les expressions, entre toutes les tendances. J'y consacre avec enthousiasme le meilleur de moi-même.

« Ceci dit, et pour répondre plus directement à votre question, il est bien évident qu'à l'heure actuelle où nous disposons de ressources matérielles et financières inversement proportionnelles à l'accroissement de nos besoins, je m'attache particulièrement à la planification de notre développement. Je pense, par exemple qu'il serait bon de simplifier l'éventail des cours, d'éliminer même certains enseignements moins utiles au développement de la connaissance ou à la transformation sociale dans le sens exigé par la technologisation et l'informatisation de la société. Je vise le décloisonnement des départements afin que nos ressources matérielles limitées servent mieux à tous les étudiants et aux professeurs. Ce décloisonnement permettrait également une meilleure utilisation de nos ressources intellectuelles. Je voudrais même que nous en arrivions à partager autrement les tâches des professeurs afin d'accorder plus de temps et de moyens de recherche aux chercheurs. Sans instituer une séparation rigide entre la recherche et l'enseignement, nous pourrions confier celle-ci surtout à nos professeurs qui préfèrent cet aspect du travail universitaire. J'envisage de nombreuses autres transformations qui, en dépit de nos graves problèmes budgétaires, nous permettraient de maintenir et même d'élever le niveau d'excellence de la recherche et de l'enseignement. J'ai donc quelques objectifs très précis, mais je garde bien en mémoire une pensée de Jean-Paul Sartre qui dit que pour changer profondément certaines choses, il faut savoir en accepter beaucoup d'autres.

« Je ne saurais, cependant, pour aucune raison, accepter le gaspillage irrationnel de l'ensemble des ressources destinées au développement des universités. C'est pour

quoi une autre de mes priorités est de favoriser la concertation inter-universitaire. Avant de créer de nouveaux points faibles, comme le projette le ministre Landry par la fondation d'une nouvelle Université du Québec, à Laval, nous devons investir tous nos efforts et tout notre argent dans la consolidation de nos points forts. Il sera toujours temps, la prospérité revenue, de tenter des expériences. Rien ne justifie actuellement, pas même le prétexte d'une forte demande pour les secteurs de l'informatique et des nouvelles technologies, la création d'autres structures. Il ne suffit pas d'ouvrir des locaux et d'embaucher des gens pour dispenser dans un domaine aussi névralgique un enseignement approprié aux besoins.

« À l'U de M, nous nous opposons à ce projet parce qu'il nous apparaît beaucoup plus judicieux et plus réaliste de développer le plus largement possible les structures et les moyens que nous possédons déjà pour favoriser autant la qualité que la quantité des cours requis. Car, dans ces domaines comme dans tous les autres, un enseignement de niveau pleinement universitaire doit allier l'enseignement technique. Il doit donner une formation qui comporte la production d'une réflexion théorique et épistémologique. Il y a des écoles techniques pour former des techniciens. Ce n'est pas le rôle de l'université. Par exemple, en bio-technologie, pour former de véritables spécialistes, cela nécessite une certaine de cours puisés dans différentes disciplines.

« Et ainsi de suite. Quels que soient les aspects de la vie universitaire que nous ayons abordés, l'exigence de la qualité de la recherche et de l'enseignement comme critère suprême d'évaluation de l'excellence d'une université, imprègne tous les propos de M. Paul Lacoste. Tout part de là et tout y revient. Pour le recteur de l'U de M, aujourd'hui comme hier, il faut faire de bonnes classes pour arriver un jour à la maîtrise. Le génie est une longue patience.

Bibliothèques, culture et société

LA Bibliothèque de la Ville de Montréal sera l'hôte en novembre, janvier et février prochains, de l'exposition Lionel Groulx, la voix d'une époque. L'événement se produit au moment où la Ville de Montréal est engagée à plein régime dans un important programme de développement de son réseau de bibliothèques, qui assoit un réseau de maisons de la culture. L'occasion est propice pour énoncer quelques considérations à propos de la relation de la bibliothèque publique avec les notions de culture et de développement culturel.

C'est un réflexe répandu de considérer nos bibliothèques publiques comme des institutions paralittéraires orientées essentiellement vers la mise en valeur de la littérature universelle, et accessoirement des beaux-arts et de l'histoire; quand elles ne sont pas ramenées à la dimension de centres de loisirs intellectuels. Il s'agit d'une réduction regrettable, explicable en regard de l'histoire des bibliothèques au Québec, mais rapidement corrigée dès l'examen de quelques notions simples. Certes la bibliothèque entretient un lien privilégié avec l'écriture et l'imprimé, mais ce lien ne définit pas toute sa réalité tant s'en faut.

Quand on discute de la bibliothèque en général, et des bibliothèques publiques en particulier, il faut éviter de confondre les notions de document, de document écrit, d'information et de littérature. Si on les confond, on limite indûment la portée de la contribution sociale de la bibliothèque.

L'écriture est une forme matérielle de transmission de l'information, ce n'est pas la littérature, qui est l'art de l'écriture imaginaire ou de l'écriture en tant que préoccupation esthétique. L'écriture en soi peut transmettre à peu près n'importe quelle information dans n'importe

par
Jacques Panneton

Conservateur à la
Bibliothèque de la Ville de
Montréal.

quel champ d'activité. Mais l'écriture littéraire et l'écriture s'intéressent aux arts, dont la littérature, ne représentent pas la majeure partie de ce qui s'écrit et s'imprime.

La bibliothèque publique s'intéresse pour une société donnée à la gestion et à la diffusion de sa mémoire sous la forme de documents, écrits d'abord et sous d'autres formes ensuite, au fur et à mesure du développement des techniques de communications. La spécialité de la bibliothèque publique ce n'est pas la culture, c'est l'information documentaire, dont les cultures littéraire et artistique occupent une partie du champ. De son point de vue de diffuseur de l'information documentaire, la bibliothèque publique s'intéresse autant à la sociologie, à l'économie, au développement industriel, à l'aéronautique, à l'agriculture, à la médecine, à la philosophie, à la philologie, à la thermodynamique, aux recettes de cuisines, aux poisons et antidotes, aux poissons et aquarium, au vol à voile, à la voile, à la plongée sous-marine, à la poésie, au macramé et à la psychologie des profondeurs. Elle n'est pas spécialisée dans ces disciplines, mais elle se spécialise dans la gestion des informations documentaires que toutes ces disciplines génèrent. Bien sûr, la bibliothèque publique est une institution culturelle, mais elle ne peut pas être réduite à cette dimension, pas davantage que l'université.

La bibliothèque publique peut se caractériser en termes d'accessibilité générale

des individus d'une collectivité donnée à une collection dont le contenu sera aussi large que possible quant à la nature des documents, quant à la variété des sujets et des points de vue traités. En principe, elle assure ainsi un accès à une collection d'intérêt général sans discrimination sociale ni intellectuelle à l'égard de ses usagers. En ce sens, la bibliothèque publique peut être définie comme une institution démocratique d'éducation, de culture et d'information, grâce à la variété de ses collections et grâce à l'ouverture de ses propres objectifs sur ceux des individus qui utilisent ses services en fonction de leurs besoins spécifiques.

Sans décrire la variété complète des services dispensés par nos bibliothèques publiques, il convient de signaler trois caractéristiques qui articulent leur relation avec toute entreprise de développement culturel.

Premièrement, la tendance des dernières décennies a conduit à l'adoption d'une acceptation large de la notion de document. De sorte que la nature des documents rassemblés par nos bibliothèques publiques est très variée: livres, périodiques, microfilms, microfiches, cartes, plans, dessins, banques de données informatisées, enregistrements sonores, enregistrements vidéo, originaux et reproductions d'oeuvres d'art à la limite, toute forme de support matériel susceptible de recevoir une information.

Deuxièmement, la variété et la nature de ces différents documents situent la bibliothèque publique en rapport de complémentarité avec différents secteurs de développement culturel. Il s'agit ici d'une double superposition. D'une part il y a une communauté de préoccupation dans cette sphère d'activité humaine où le champ cultu-

rel constitue une partie de ce qu'on pourrait appeler un peu abusivement la juridiction large de la bibliothèque. D'autre part, il y a partage d'objectif fonctionnel, d'un certain sens de la mission, au moment où la bibliothèque prolonge son action d'offre documentaire en s'intéressant à la relation de ses usagers avec les documents.

Troisièmement, la variété et la richesse des ressources documentaires et des services offerts amènent nos bibliothèques publiques à développer des stratégies dynamiques d'approche auprès des usagers potentiels. L'une d'elles consiste à créer de l'animation auprès des usagers potentiels. L'une d'elles consiste à créer de l'animation autour des ressources documentaires en les utilisant elles-mêmes à cette fin, de manière à en faire ressortir la richesse, l'intérêt, la variété des possibilités d'usage qu'elles offrent, de manière aussi à faire ressortir leur parenté avec d'autres secteurs d'activités humaines qui sollicitent l'intérêt des usagers de bibliothèques.

Ces remarques expliquent l'étroit rapprochement en train de se produire à Montréal entre les bibliothèques d'une part et la diffusion culturelle d'autre part, qui partagent des objectifs, des équipements et un public.

Toutefois, ce rapprochement n'est pas confusion: il s'agit d'entreprises complémentaires mais distinctes de nature. En effet la bibliothèque possède une spécificité propre en tant que système d'information documentaire. Comme telle, elle joue un rôle unique et indispensable à l'activité humaine dans tous les secteurs. C'est en quelque sorte une mémoire intelligente. C'est une notion dynamique et noble. Une maison de la culture sans bibliothèque serait comme une société sans bibliothèque, un monde de l'éphémère: la civilisation et la culture supposent la mémoire.

La Fondation Lionel-Groulx est heureuse de s'associer à l'hommage que l'on veut rendre au chanoine Lionel Groulx et remercie

L'Agence du Livre

et son équipe, de cette initiative fort louable.

Le cahier spécial et l'exposition constituent un témoignage éloquent de l'estime que portent encore à Lionel Groulx ses nombreux disciples et lecteurs.

FONDATION LIONEL-GROULX

257-261, Avenue Bloomfield, Outremont
Montréal, H2V 3R6

Téléphone: 271-4759

Le fondement féminin du nationalisme de Groulx

LIONEL Groulx a enseigné à l'Université de Montréal à une époque où peu de femmes fréquentaient ce lieu du « haut savoir ». Leurs chemins d'avenir étaient effectivement bloqués par le nombre infime de collèges classiques féminins, seule voie d'accès aux études supérieures.

par Susan Mann Trofimenkoff

Ecrivain et professeur d'histoire à l'Université d'Ottawa

Pourtant, une vitrine au sein de l'exposition Groulx bientôt dans le hall d'honneur de l'U de M rappelle son intérêt pour les femmes. On y lit même que les féministes d'aujourd'hui n'ont rien à reprocher à Groulx (contrairement à d'autres historiens), car si ses salles de cours ont reçu peu de femmes, ses livres d'histoire témoignent de leur présence.

Mais sans le mouvement féministe contemporain, auquel Groulx a échappé de justesse en choisissant de mourir en 1967, aurait-on même pensé à inclure une vitrine consacrée à la place des femmes dans l'histoire, selon Groulx? Et dans cette vitrine, nous reconnaissons-nous? Est-elle miroir ou musée? Au public d'en juger.

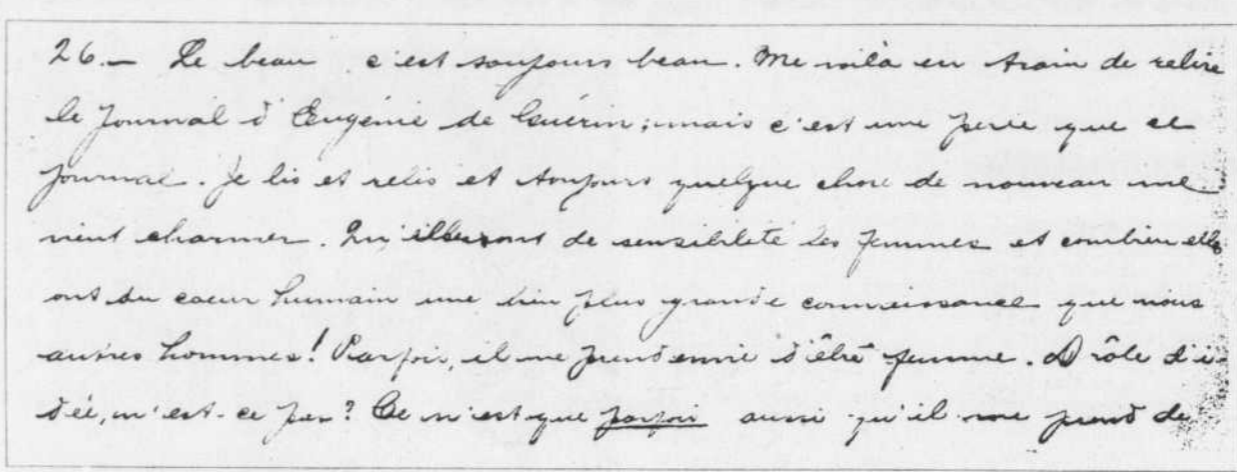
Pour moi, une telle vitrine me permet une réflexion sur le nationalisme de Groulx. Tout le monde reconnaît son nationalisme et y vibre ou frissonne selon ses goûts po-

litiques et intellectuels, ou selon ses émotions. Ce qui saute moins aux yeux c'est le fondement féminin, voire féministe, du nationalisme de Groulx. Et là où la réflexion se brouille, c'est en imaginant Groulx devant le choix référendaire de 1980. Volontiers le placerait-on du côté du OUI tout en soupçonnant qu'il se serait senti beaucoup plus à l'aise chez les Yvettes. De voir « ses » femmes s'opposer à l'autonomie de son « petit peuple » l'aurait bouleversé. Mais il les aurait comprises car les Yvettes tiennent plus de Groulx que de Lise Payette.

Tout commence avec sa mère. Non pas dans le sens de la psycho-histoire, même si les adeptes de cette approche seraient ravis des pages des Mémoires consacrées à Philomène Groulx Émond, mais plutôt dans le sens d'une femme paysanne dans un monde pré-industriel. Nulle part y trouvera-t-on les femmes passives ou poutées,

faites « de mince cellulose ou de pâte de guimauve » que Groulx dédaignait dans les rues de Montréal durant les années 1920. Au contraire, la vie de femme que Groulx constatait chez sa mère était de force et d'endurance. Elle a su dompter la pauvreté, le manque d'éducation, le travail dur et continu, les enfancements, les maladies et les mortalités répétés. La religion l'aidait sans doute, mais son caractère y était pour beaucoup. C'était une femme forte.

Curieusement, les caractères féminins qu'on retrouve dans les études historiques de Groulx ressemblent beaucoup à cette mère. Il les place au tout début de la Nouvelle-France et il prolonge toute l'histoire du Canada français. Ici aussi il évite le romantisme qui embrouille tant de notions masculines des femmes. Ses « héroïnes » de la Nouvelle-France ne sont aucunement les « saintes de cire » qu'on retrouve dans l'historiographie romantico-religieuse. Elles ne sont ni douces ni faibles; elles sont déterminées, pleines d'énergie et de hardiesse, tenaces, débrouillardes, entêtées. Elles sont les agents actifs de la nouvelle société qui se crée. Groulx les propose



Extrait de Journal, premier cahier, pp. 28-29.

même comme modèle pour la société du vingtième siècle qui se décompose. Les femmes créatrices et salvatrices en même temps, c'est l'héritage groulxien de la Nouvelle-France.

D'après lui cet héritage s'est dissipé avec l'avènement d'un monde urbain et industriel. Sans le savoir, Groulx rejoint ici les interprétations féministes contemporaines qui prétendent que l'industrialisation a nué le statut de la femme. Mais pour Groulx, c'est moins le statut de la femme qui le préoccupe que l'apport de

celle-ci à la société.

Une telle attitude le place carrément parmi les féministes du début du siècle. Elles aussi n'ont que rarement parlé de leurs droits; leurs devoirs sociaux les préoccupaient. Ainsi n'est-ce peut-être pas par hasard si les idées nationalistes de Groulx se sont développées en même temps que la première vague du féminisme au Québec. Son nationalisme et ce féminisme aperçoivent les mêmes maux sociaux liés à l'urbanisation et y voient les mêmes dangers pour la famille.

Tous les deux prétendent que les qualités spéciales — chez les Canadiens français ou chez les femmes — n'ont qu'à être mises en évidence pour sauver la société. Tous les deux proclament cette spécificité à cause de la naissance et de l'histoire: aux femmes une sphère à part des hommes avec des capacités et des fonctions bien distinctes; à la nation canadienne-française une sphère à part des anglophones nord-américains également avec des capacités et des fonctions bien distinctes. Un séparatisme sexuel rejoint un séparatisme culturel.

Mais de là à entrevoir une autonomie totale est une étape que Groulx et encore moins les féministes de son époque n'ont pu franchir. Au contraire, tous les deux acceptaient les notions courantes de complémentarité des sexes et, par extension, des peuples. C'est ainsi, me semble-t-il, que Groulx a pu énon-

cer un nationalisme imprégné d'un certain féminisme. Il y voyait au moins toutes les qualités qu'il avait discernées chez les femmes du passé. Sa nation serait forte, par son caractère et son travail; elle aurait un sens de devoir et de sa mission; elle serait capable de lutter constamment tout en restant reine, même rayonnante; elle serait convaincue de la justesse de son comportement, de son cheminement; elle enfanterait dans un sens autant physique que métaphorique et ainsi, tout comme les femmes, aurait cette certitude au sein même de la nation, d'être liée intimement au passé et au futur. La garantie de la survivance nationale, ça passe par les femmes.

Malheureusement pour Groulx, ni les femmes ni sa nation n'ont toujours suivi ses directives. Quand cette dernière a failli, selon lui, à la tâche — les années 1930 et 1950 tourmentaient Groulx — il avait tendance à trouver les responsables chez les femmes. Si le mouvement d'achat chez nous n'a pas pu enrayer les méfaits de la grande crise, c'était en partie la faute aux femmes. Groulx y voyait la « vanité féminine », le « gaspillage » et le « manque d'économie » des femmes.

Si les politiciens n'ont pas pu résister aux tentations des privilèges et ont ainsi négligé leurs devoirs nationaux, c'était de nouveau la faute à la femme « légère, vaine et mondaine » qui pousse son

mari à de telle défaillances. Et si tant d'intellectuels remettent le nationalisme en question dans les années 1950 et y voient une entrave au développement économique et social, c'était peut-être lié aux changements dans le comportement féminin. Elles occupent une place beaucoup plus large dans l'économie et dans les professions libérales. Plus les femmes ressemblaient aux hommes, plus la nation canadienne-française ressemblait à ses voisins nord-américains.

Et pourtant, elles semblaient avoir toutes les qualités requises par la nation. Elles étaient capables de demeurer distinctes tout en étant entourées d'un monde différent, sinon hostile. Elles pouvaient même y être attachées intimement tout en restant à part. Évidemment elles possédaient un secret dont la nation pourrait tirer leçon. Elles avaient la réponse au dilemme aigu que Groulx avait discerné chez son « petit peuple » et qu'il avait décrit d'une façon si percutante, le dilemme d'une société française et catholique vivant dans la civilisation nord-américaine, mais en même temps sans elle. Si les femmes étaient capables de le faire, la nation pourrait le faire aussi.

Groulx, comme bien des femmes, se contentait d'inspirer et de provoquer. Il s'est toujours gardé d'une action politique quelconque. Mais ses successeurs avaient moins de scrupules. L'année même de la mort de Groulx,

un mouvement politique a lancé comme programme l'idéal féminin de Groulx: la souveraineté-association. Dix ans de propagande autour de la question laissait plutôt entendre la rupture que l'association.

En dépit de l'effort du Parti québécois d'attacher son option à l'histoire du Québec, une grande partie de l'électorat n'y voyait plus leurs « constantes de vie ». Et pour tout être — femme, homme ou société — l'indépendance fait peur. Un accident de parcours (quelques mots désinvoltes de la part d'un ministre féministe style 1980) a fait sortir les milliers de femmes du côté de la peur. Trop facilement dirait-on « ainsi soit-il ». Les Yvettes n'étaient que symbole: on ne brise pas facilement les liens, même les plus ténus.

Ainsi Groulx aurait reconnu les Yvettes. Leur symbolisme lui aurait plu. Pour bâtir elles ne pouvaient pas concevoir la destruction. Leurs liens au passé ne leur permettaient pas de briser ceux au futur. Cette loyauté, cette ténacité et cette responsabilité étaient précisément les qualités que Groulx a tant voulu inculquer à sa nation.

D'ailleurs, à part le symbolisme, bon nombre d'Yvettes en chair et en os ressemblaient plus aux femmes fortes de l'histoire groulxienne qu'à la petite fille sournoise des manuels scolaires d'où elles tiraient leur nom. Elles n'étaient aucunement timides ni passives. Et elles n'avaient aucune intention de se laisser séduire par de beaux aventuriers séparatistes. On imagine Groulx fasciné et ému par leur présence, leur force, voire par leur moralité.

Mais aurait-il pu accepter leur option politique? Son nationalisme a toujours frôlé le séparatisme, même s'il le niait en toute occasion. D'autre part, son nationalisme s'est développé grâce à une conception des femmes, conception qui s'est prolongée, à son tour, grâce à ce nationalisme. Et de cette conception les Yvettes ont tiré profit pour freiner l'autonomie de la nation. Heureusement que, de son vivant, Groulx n'a jamais trop misé sur l'ironie.

Un moment de détente dans la vie de Groulx

par Michel Brunet

de l'Académie canadienne-française

LIONEL Groulx, même s'il avait conscience de sa valeur, de l'importance de son œuvre et de son rayonnement — il était même tenté d'en tirer une certaine vanité, tentation à laquelle il céda parfois — demeura toujours simple et spontané. Il aimait rire, déguster un bon repas en y ajoutant un verre de vin, jouer des tours à ses intimes — particulièrement le premier avril —, taquiner le poisson, aller à la chasse. Il n'a jamais cru, comme plusieurs universitaires, auteurs et intellectuels qui encomrent aujourd'hui nos écrans de télévision, qu'il augmenterait son autorité en utilisant un langage ésotérique et en se donnant le masque soucieux du *Penseur* de Rodin.

J'ai souvent eu l'occasion de voir Lionel Groulx en détente dans son oasis « Les Rapailages » aux Chenaux de Vaudreuil, chez moi à Sainte-Adèle ou à Côte-des-Neiges, lors d'un déjeuner en tête-à-tête à son domicile d'Outremont. Chacune de ces rencontres de caractère intime augmentait l'affection que je lui portais. Je retrouvais toujours l'homme si attachant que j'avais découvert lors de mon premier contact avec lui en 1936 (voir « Ma première rencontre avec Lionel Groulx », *L'Action nationale* (juin 1968), 890-898). Son naturel jovial, sa capacité de dialoguer librement avec l'autre, sa grande affabilité m'ont toujours fasciné.

En particulier, je n'ai pas oublié l'une de ses visites à ma maison de Sainte-Adèle. Chaque été, il allait passer quelques jours à Saint-Donat. Véritable pèlerinage qui commémorait ses vacances et ses séjours de repos dans ce site enchanteur des Laurentides durant les premières années de sa carrière universitaire. Je l'avais plusieurs fois invité à faire une halte chez moi, le menaçant de ne plus me rendre aux « Rapailages ». Un beau jour de l'été 1964, il me prévient



A Vaudreuil, en 1943.

qu'en revenant de Saint-Donat, il arrêterait à Sainte-Adèle. Au début de l'après-midi, je vois apparaître un Lionel Groulx en costume de vacancier. Je remarque surtout son vieux chapeau de paille — un modèle depuis longtemps disparu de l'étalage des chapeliers — dont il se coiffait pour aller à la pêche ou travailler dans son jardin. Sa nièce, qui remarque ma curiosité et celle de mon épouse, nous explique qu'il s'entête à ne pas utiliser un nouveau chapeau qu'elle lui avait offert en cadeau. Avec un sourire narquois, il répond que son vieux chapeau plaît aux poissons et aux oiseaux qui l'accompagnent au jardin. De plus, il attire l'attention des gens sur sa personne.

Lui offrant le verre traditionnel de l'hospitalité, il me demande brusquement si j'ai du gin. Je ne peux pas dissimuler l'étonnement que provoque sa question. Il s'empresse de m'éclaircir: « Vous ne savez peut-être pas, Michel, que je suis devenu un consommateur averti de gin depuis que mon médecin m'a recommandé d'en prendre quelques cuillerées à soupe chaque jour pour améliorer ma circulation sanguine. Moi

me suis toujours méfié de l'alcool depuis ma première messe où je dus boire du vin à jeun — vous savez que des prêtres ont alors découvert qu'ils traînaient un atavisme alcoolique —, je n'avais certes pas prévu ce qui m'arrive. » Sa mère, m'avoua-t-il, lui avait raconté les maux d'un oncle alcoolique qui « avait bu trois verres ». Au début de sa prêtrise, il craignait de découvrir, en buvant son vin de messe, lui qui n'avait jamais consommé d'alcool auparavant, qu'il était héritier de la maladie de son parent. Il me confia que pendant plusieurs années, il versa plus d'eau que de vin dans son calice.

Je lui proposai donc un gin avec glaçons et *tonic Water* de Schweppes. Cette boisson, contenant de la quinine, venait d'être lancée sur le marché québécois et, à la suite d'une campagne bien orchestrée de marketing, s'était fortement répandue chez les amateurs de gin. Il m'interroge sur la marque de gin que je lui offre. C'était un Gordon's car mon ami Georges Handfield, le seul qui consommait du gin chez moi, l'avait choisi. Je dus reconnaître que j'étais incapable d'évaluer les mérites des gins en vente à la Régie des alcools. Lionel Groulx me rétorque en riant qu'il est devenu un spécialiste en la matière et me donne un cours humoristique sur les gins Watson, Beefeater et autres marques sur le marché: « Comme vous pouvez le constater, j'ai récemment élargi le champ de mes connaissances. » Quant à la boisson Schweppes, il ne la connaissait pas. Il buvait ses cuillerées à soupe de gin avec de l'eau. Il me faisait confiance et me demanda de lui préparer la boisson que je servais habituellement à mes invités. Je l'informai également que j'ajouterais le jus d'une limette à son verre: « Tout cela doit être bon et je m'en remets à vous. »

La quantité de gin que je lui avais servi était supérieure à celle qu'il prenait habituellement. J'en étais conscient mais je croyais qu'il s'asseoirait sur la terrasse et

que, tout en poursuivant la conversation, il boirait son verre par petites gorgées et goûterait aux amuse-gueule que mon épouse avait préparés. Impatient de visiter mon bureau et ma bibliothèque situés à l'étage, il avala son verre presque d'un seul trait. Il pensait prendre sa dose habituelle de gin comme médicament. Je me reprochai de ne pas l'avoir mis en garde. Mais il était trop tard. Je le conduisis à mon bureau. Il ne cessait de me répéter que j'étais privilégié d'habiter une si belle demeure avec vue sur un paysage unique des basses Laurentides. Le ton de sa voix et ses répétitions révélaient les effets du gin. Apercevant mon magnifique chat Charreux, couché dans l'un des rayons de ma bibliothèque — pour me manifester son attachement et sa présence, ce matou, que j'avais nommé Tonti, déplaçait régulièrement mes livres avec la volonté de me faire comprendre que ceux-ci ne devaient pas seuls retenir mon attention —, il s'approcha de lui pour le flatter en prononçant ces phrases que, comme amateur de chats, j'endosse entièrement: « Animal troublant et mystérieux dont les origines plongent dans la nuit des temps, tu sembles nous regarder avec un regard moqueur! Saurons-nous jamais ce que tu penses de nous? » J'appris alors qu'il affectionnait les chats depuis son enfance sur la ferme familiale. Un autre facteur de rapprochement entre nous.

Ce fut au moment de descendre l'escalier que se manifestèrent pleinement les conséquences de l'absorption trop rapide de la boisson servie. Conscient de la situation, il me demanda de le précéder. Il se tenait fermement à la rampe et s'appuyait de l'autre main sur mon épaule. Rendus au rez-de-chaussée, je lui offris un café. Il nous fit comprendre qu'il désirait retourner immédiatement à son domicile. Après avoir demandé son célèbre chapeau qu'il déposa en équilibre instable sur sa tête, il me pria de le conduire à sa voiture. Il fallait descendre un escalier extérieur pour atteindre le terrain de stationnement aménagé au niveau du sous-sol. Installé dans la voiture, il m'avoua: « J'ai bien aimé ma visite chez vous, Michel. Je ne sais pas si je reviendrai un jour mais la petite aventure d'aujourd'hui m'a bien amusé. Elle fera partie de mes souvenirs intimes. » Et avec son doux sourire complice, à la fois frondeur et affectueux, il ajouta: « J'espère que je n'ai scandalisé personne. »

Il avait provoqué notre rire collectif. C'est ce qu'il cherchait. Et aujourd'hui encore je vois Lionel Groulx quittant Sainte-Adèle le visage réjoui, son vieux chapeau de paille toujours en position instable. Il avait empêché sa nièce de corriger la situation. Il tenait à exprimer par la position de son chapeau l'état d'âme libéré d'un vacancier en détente.

Une scène touchante que j'aime me rappeler et que j'ai cru bon de faire connaître aux lecteurs, disciples et admirateurs de Lionel Groulx. Cet homme exceptionnel mérite bien leur attachement.

Université de Montréal

L'Université de Montréal est fière d'accueillir l'exposition

Lionel Groulx: la voix d'une époque

consacrée à la carrière et à l'œuvre de Lionel Groulx.

Du 25 au 28 octobre 1983 dans le hall d'honneur du pavillon principal de l'Université de Montréal

Collège Lionel Groulx (514) 430-3120

Fordinique en 1984



**Hommage
au
patriote du XX^e siècle**

**Le Chanoine
LIONEL GROULX**

13 janvier 1878 - 23 mai 1967

Maître à penser du Québec français pendant plus d'un demi-siècle, historien national, le Chanoine Lionel Groulx a autant fait notre présent qu'il a exploré et enseigné notre passé, autant fait l'histoire qu'il l'a écrite. Sa foi inébranlable en notre État français a guidé sans retour le Québec vers la souveraineté.

Donné à Montréal ce 22 juin 1981

La Secrétaire générale

Mariette Prince

Le Président général

Gilles Rhéaume

TÉMOIGNAGES

Un éclaireur et un soutien

UN éclaireur et un soutien, voilà ce qu'a été pour nous le chanoine Lionel Groulx.

Pendant de nombreuses années, il dispensa ses lumineux cours d'histoire du Canada, au Collège Basile-Moreau. Il a tenu très haut le flambeau. Pour lui, le flambeau, c'était le siècle et demi de l'héroïque Canada français; c'était la lutte pour la survivance sous une allégeance étrangère et assimilatrice.

Ce maître en patriotisme avait l'art de communiquer son amour pour le grand pays, « usque ad mare ». Son admiration venait toujours d'une vision de l'histoire d'un passé dont il savait extraire, selon le mot de Rabelais, la « substantifique moëlle », d'un passé fait d'endurance, de fierté, d'héroïsme.

Ce brillant chef de file réussissait aussi à transmettre le flambeau à une jeunesse à qui il demandait d'apporter au Canada français un « supplément d'âme ».

Il était le professeur admiré et aimé.

— Alice Giroux, c.s.c.

(Soeur Marie Flore d'Avvergne)

Ex-directrice des études des Soeurs de Sainte-Croix

L'homme était un géant

J'AI rencontré le chanoine Groulx durant les années où j'étais vice-présidente des États-généraux du Canada français. Il avait assisté à quelques-unes des nos assemblées et j'ai été frappée par sa courtoisie, sa grande simplicité et la qualité d'attention qu'il prêtait à nos discussions. Il m'a fait le grand honneur, un jour, d'assister au lancement d'un de mes livres: *Mon pays, le Québec ou le Canada*.

Encore une fois, j'ai pu constater l'admiration qu'il suscitait sur son passage et l'espèce d'humilité avec laquelle il recevait les hommages. Le chanoine Groulx avait une vision qu'il savait rendre claire, même à ceux et à celles qui ne partageaient pas toutes ses opinions. L'homme était un géant et l'histoire retiendra qu'il aura été l'un des plus lucides artisans de notre société francophone et québécoise.

— Solange Chaput Rolland

Généreux points de vue

DURANT mes années de collège et d'université, deux hommes, Henri Bourassa et Lionel Groulx, commandaient mon admiration. Le premier symbolisait la fierté du Canadien français qui affirmait être chez lui partout au Canada et qui réclamait l'égalité de traitement. Le second prônait, sous une forme qu'il n'a jamais clairement définie, la création d'un État français.

Bourassa a profondément marqué la politique canadienne, à tel point que les droits qu'il défendait il y a trois quarts de siècle se sont graduellement inscrits dans la Constitution canadienne. Groulx a largement inspiré les tenants d'une souveraineté ouatinée d'une dépendance économique pour l'État français du Québec.

Ce sont les vues pourtant généreuses de ces deux géants qui s'affrontent aujourd'hui dans l'arène politique. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient prévoir de leur vivant que leurs disciples se combattraient un jour comme des frères ennemis.

— Gérard Filion

Un charme irrésistible

UNE soirée passée en compagnie de Jean Marcel chez Lionel Groulx, quelques mois avant sa mort, j'ai retenu deux ou trois choses: d'abord, que la vieillesse n'avait en rien diminué l'extrême vivacité intellectuelle de celui qui a donné au nationalisme traditionnel sa forme la plus achevée; qu'il avait des événements et des hommes un souvenir sans défaillance; et finalement qu'il s'exprimait dans une langue classique, usant de l'imparfait du subjonctif quand il s'imposait, mais avec un naturel constant, une aisance de styliste à l'ancienne.

On n'était pas obligé d'être d'accord avec ses idées pour succomber au charme du personnage.

— André Major

Le maître du nationalisme

ON a dit du chanoine Groulx qu'il a été le véritable maître du nationalisme canadien-français.

Non seulement cette constatation est-elle très juste, mais je crois même qu'on peut aller jusqu'à affirmer que, sans lui, il n'y aurait plus de nationalisme chez nous.

C'est lui qui a véritablement donné un sens à nos aspirations nationales et qui les a, en quelque sorte, assises sur des valeurs positives en valorisant et en montrant l'importance des grandes notions d'État et de Patrie.

— Gérard Turcotte

La conscience et l'avenir d'un peuple

HOMME audacieux, courageux, non conformiste, clairvoyant, tel m'est toujours apparu Lionel Groulx. Il fut le maître à penser de plusieurs générations, dont celle de ma jeunesse.

Par choix, par goût, j'ai suivi assidûment ses cours d'histoire du Canada et je garde un bon souvenir de ses innombrables conférences publiques sur divers thèmes du nationalisme canadien-français, voire du séparatisme. Grâce à sa rigueur intellectuelle, à son vocabulaire précis, à sa langue châtiée, sa parole devenait puissante et dynamique. Il était doué d'une sensibilité à peine déguisée sous le rationnel, le mystique, voire le surnaturel.

Je me souviens d'un homme aux dimensions immenses que sa petite taille physique rendait encore plus grand, plus noble, plus convaincant. Lionel Groulx vivait chaque engagement, qu'il soit sacerdotal, patriotique ou social comme on s'engage dans une aventure d'amour. Avec passion.

Lionel Groulx, prêtre, a béni mon mariage avec Michel Chartrand et baptisé nos sept enfants. Toujours, il a répondu promptement aux lettres que je lui écrivais dans des moments de doute ou d'indécision — j'en publierai plusieurs, très bientôt.

J'ai tenu à assister au lancement de son dernier livre: *Constantes de vie*, paru chez Fides, en 1967. Quoique très malade, il était, comme toujours, très attentif aux dires et aux salutations de ceux et celles qui l'entouraient pour lui témoigner amitié et admiration.

Il ne faut juger ni l'homme, ni l'oeuvre hors contexte: ce serait le mal connaître, le mal comprendre et surtout desservir la vérité. Pour moi, il demeure la conscience et l'avenir d'un peuple.

— Simone Monnet Chartrand

Une oeuvre de titan

LA mémoire de Lionel Groulx s'affirmera sûrement de plus en plus comme celle du plus grand des Canadiens-français, le Ghandi de notre peuple, ai-je dit et écrit, un jour.

Ce qui émerge le plus à l'heure actuelle, c'est la dimension de son rôle d'historien national. Mais ce n'est là que la pointe de l'iceberg. De combien plus vaste portée est, par sa découverte dans l'histoire que nous ne sommes pas une simple minorité ethnique, mais une nation libre de disposer d'elle-même, son entreprise active et efficace de réveiller un peuple qui était en train de se laisser ensevelir, en train de devenir informe. Il a ainsi réussi à nous forger une âme nationale. Oeuvre de titan!

Mais derrière le grand personnage, il y avait l'homme. J'ai mis longtemps à le connaître, même si les hasards de la vie m'associèrent à son action alors que je venais pourtant de lointains horizons géographiques et même quelque peu idéologiques. Mais à son contact, devant l'évidence de sa grandeur d'âme, de coeur et d'esprit, j'en vins vite à l'admiration.

— François-Albert Angers

Du courage et du coeur à revendre

LIONEL Groulx, prêtre, historien et homme d'action, n'a jamais perdu l'espoir ni la sérénité, malgré les tourments que notre peuple a sans cesse affrontés.

Aux États généraux, il laissait l'un de ses ultimes et importants messages: « Il y va de l'avenir d'une nation acculée à la décision suprême: être ou ne pas être. »

Dans les heures difficiles que la nation traverse aujourd'hui, les Québécois et les Québécoises devraient lire et relire les directives de Groulx. Ces conseils, sortis du passé, demeurent constamment tendus vers l'avenir. Sa pensée pourrait nous inspirer le courage nécessaire à l'accomplissement des tâches urgentes.

— Rosaire Morin

Trop méconnu

L'UN des buts majeurs de la vie de Lionel Groulx a été de redonner la fierté à un peuple démoralisé par les ravages de la guerre de 1760, par l'abandon aussi soudain que total de la France, par l'obligation de bâtir seul, sans moyens et sans aucun appui extérieur, tous les aspects de sa vie économique et culturelle.

Groulx a mené son entreprise par l'étude de l'histoire de l'Amérique française, étude réalisée dans des conditions financières et matérielles incroyablement difficiles. Ce qui ne l'a pas empêché d'être le grand historien du Québec et de l'Amérique française.

Groulx a été aussi un saint prêtre et un sage conseiller. Ses avis étaient constamment recherchés par de nombreux jeunes qui, pour beaucoup d'entre eux, sont devenus de chefs de file du Québec.

Il n'y avait en lui pas la moindre trace d'un homme raciste et les accusations portées contre lui à cet effet proviennent de personnes, soit préjugées, soit d'intentions douteuses ou qui n'ont jamais connu l'homme. Au contraire, il donnait souvent en exemple les anglophones et les juifs pour leurs sens du travail, de la fierté collective et du service à leur communauté. Qualités qu'il opposait à l'esprit de dénigrement et de division qui régnait alors chez les Canadiens-français.

Ayant été le médecin de Lionel Groulx durant les 25 dernières années de sa vie et un proche confident, je puis en témoigner avec force.

— Jacques Genest

Juliette Lalonde Rémillard: L'âme et les mains de la Fondation Lionel Groulx

par
Andrée Ferretti

DEPUIS plus de quarante ans, elle vit, jour après jour, dans l'ombre géante de Lionel Groulx, son oncle admiré et aimé. Et le bonheur qu'elle en tire ne peut coexister qu'avec la conviction intime et justifiée d'avoir contribué d'une manière exceptionnelle et déterminante au bien-être de l'homme, à l'édification de son oeuvre et à la perpétuation de sa mémoire.

Pendant trente ans, auprès de lui, quotidiennement, elle s'est dévouée à sa personne et à son oeuvre, en tant que maîtresse de maison et secrétaire, avec une générosité du coeur et de l'esprit qui lui donne cette intelligence si fine et si profonde des êtres et des événements qui ont entouré et marqué la vie, l'oeuvre et l'action de Lionel Groulx, que c'est plaisir de l'entendre évoquer les mille et une situations de ce passé si proche et si vivant en elle.

Depuis la mort du chanoine, en mai 1967, elle assume la responsabilité de la bonne marche quotidienne de la Fondation Lionel Groulx dont elle a été l'une des fondatrices, en 1956, tout comme elle avait été à l'origine, en 1946, de l'Institut d'histoire d'Amérique française et, en 1947, de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, deux oeuvres auxquelles son oncle tenait particulièrement et auxquelles elle contribue encore.

Il ne viendrait à personne l'idée de prendre madame Rémillard pour une intellectuelle. Elle aime trop l'action concrète et préfère se consacrer entièrement au travail quotidien qu'exigent l'organisation et la gestion de la Fondation Lionel Groulx. Pourtant, elle a écrit cinq biographies de femmes, dont celle de la marquise de Vaudreuil, pour la Société d'études et de conférences. Biographies qui l'ont astreinte à un long et difficile travail de recherches pour rassembler les documents rares et éparés et nous instruire de la vie de femmes aussi remarquables que méconnues. Pour l'édition critique des oeuvres de Lionel Groulx, entreprise par l'IHAF, elle assume la tâche de recueillir la correspondance. Elle effectue ses recherches à travers tout le Québec, à partir des lettres qu'elle a déjà en mains. A la Fondation elle est également responsable de toute la documentation et du fonds d'archives qu'elle ne cesse d'enrichir. Elle vient d'obtenir, par exemple, le fonds Gérard Filion. Enfin, c'est encore

elle qui corrige les épreuves finales de la RHAF.

Femme étrange dans sa simplicité. Mais plus aujourd'hui elle tente de se dissimuler derrière l'oeuvre de son « cher grand homme », plus elle s'impose en tant qu'individu réunissant à un degré étonnant les qualités souvent contradictoires du dévouement absolu et de la pleine affirmation de sa compétence et de son autorité. Historiens, étudiants, écrivains et politiciens qui fréquentent la maison de la rue Bloomfield, s'entendent tous pour reconnaître que « la Fondation Lionel Groulx, c'est madame Rémillard. »

Je l'ai rencontrée récemment pour lui demander de bien vouloir faire connaître aux lecteurs de ce cahier du DEVOIR, l'histoire, la nature et le rôle de la Fondation Lionel Groulx, par exemple de la Fondation Lionel Groulx intime.

« C'est à l'occasion du 10e anniversaire de l'IHAF, en 1956, que quelques amis de l'Institut décidèrent de constituer une corporation pour assurer à l'organisme un gage de survie. C'est ainsi qu'est née la Fondation Lionel Groulx. Corporation légalement constituée par lettres patentes, elle est, à ce moment, administrée par MM. Joseph Blain, Maxime Raymond, Charles-Auguste Emond, Jacques Genest qui est, soit dit en passant, notre président actuel, et le chanoine Groulx lui-même. J'en deviens immédiatement la secrétaire et je le suis toujours demeurée depuis. Par acte notarié, le chanoine Groulx donne alors à la Fondation sa maison sise au 261 de la rue Bloomfield, sa bibliothèque, ses manuscrits et ses archives.

« Les deux organismes, l'IHAF et la Fondation poursuivent essentiellement les mêmes buts. Il s'agit de favoriser l'étude de l'histoire du Canada français et de tout le fait français en Amérique. A cette fin, ils unissent leurs efforts et mettent tout en oeuvre pour organiser des équipes d'historiens et des sections d'étudiants, pour publier une revue, constituer un fonds d'archives, publier des textes et des oeuvres.

« En 1978, c'est le centième anniversaire de naissance de



Lionel Groulx. Nous lançons une campagne de souscription qui apporte enfin à la Fondation, après bien des difficultés, la stabilité financière et les moyens d'acquiescer la maison adjacente, soit le 257, pour en faire son siège social et son centre de recherche en histoire de l'Amérique française. C'est dans cette maison que sont déposés aujourd'hui les nombreux fonds d'archives qu'avent les années nous avons réussi à constituer. Ils sont à l'abri dans une magnifique voûte à l'épreuve de l'eau et du feu. Chercheurs, étudiants de niveau supérieur, professeurs peuvent venir les consulter. Ce centre de recherche comprend également une bibliothèque composée d'au moins 18.000 volumes et d'au-delà de 5000 brochures.

« Ces documents représentent une richesse incalculable pour notre patrimoine québécois. Le seul fond Lionel Groulx est inestimable, mais nous pouvons en dire autant des autres, par exemple, de ceux d'André Laurendeau, de J.J. Girouard qui comprend une quarantaine de documents sur les Patriotes de 1837-1838, de Georges-Henri Lévesque, de Léo-Paul Desrosiers et de combien d'autres qu'il serait, ici, trop long d'énumérer. Je voudrais pourtant mentionner encore

le Fonds des États-généraux, celui de l'Action-nationale de celui des Jeune-Canada. »

Je dois en effet interrompre madame Rémillard qui est intarissable au sujet de la Fondation. Je lui demande de nous parler aussi un peu de Lionel Groulx, par exemple de sa manière d'écrire et de travailler.

« Les lettres composées d'un seul jet, il les écrivait lui-même. Autrement, après en avoir rédigé une première ébauche, il me les dictait en marchant. Quand il s'agissait d'écrire le texte d'une conférence, d'un article de revue, il dressait un plan bien défini avec notes et références. Pour transcrire ses textes, il fallait me débrouiller à travers les grimoires, les ratures, les mots et les phrases numérotées, les crochets, les lignes en flèches, etc. Une fois le travail terminé, des pages entières étaient à reprendre, pages que j'avais pourtant crues définitives. Non qu'il écrivait facilement, mais il avait le goût de la phrase parfaite. »

Et je sens dans cette seule phrase vivre toute l'admiration et tout l'attachement de Juliette Lalonde Rémillard qui la lie à jamais à son célèbre oncle. Lionel Groulx, c'est vraiment l'oeuvre de sa vie.

Nous tenons à remercier

d'une façon toute particulière

la Société Saint-Jean-Baptiste

de Montréal

pour sa contribution

à la réalisation de cette exposition.

*

L'Agence du Livre

Librairie Universitaire,

située au 1246 de la rue Saint-Denis,

à Montréal.

Des instruments de recherche et de découverte

Le catalogue des manuscrits

QUICONQUE a eu l'occasion de visiter le dépôt d'archives de la Fondation Lionel-Groulx, rue Bloomfield à Outremont, n'a pu manquer d'être impressionné par le nombre et la variété des manuscrits originaux de l'historien, conservés sur quelque 26 mètres de rayons dans une pièce nommée à juste titre « la voûte du chanoine ».

Dans les cartons, les spicilèges et les liasses qui s'y alignent sont conservés les milliers de feuillets, de cahiers et de carnets dans lesquels Lionel Groulx a élaboré son oeuvre. On y retrouve non seulement les manuscrits des ouvrages publiés mais

par **Robert Desaulniers**

Étudiant au doctorat en histoire à l'Université de Montréal.

également les notes, les ébauches et les différentes versions des innombrables discours, des conférences, des sermons, des prêches de retraites, des notes de cours et des autres allocutions qu'il a prononcées. À ces textes publics s'ajoutent divers écrits intimes et des ébauches de projets qui n'ont jamais vu le jour.

Pour le chercheur scientifique, ce vaste fonds, unique à notre connaissance dans le domaine des lettres françaises en Amérique, présente un intérêt immense. Il est le produit d'un seul homme au cours d'une période d'activité littéraire intense et interrompue de plus de 70 ans, période durant laquelle peu ou pas de manuscrits ont été détruits ou perdus. De plus, ces archives sont conservées sous le même toit que la bibliothèque personnelle de l'auteur.

Pas encore répertorié, bien que sommairement classé, ce fonds pose à la recherche des problèmes spécifiques. En effet, comment

le chercheur, même armé de beaucoup de patience, peut-il espérer se retrouver dans le dédale des brouillons, des ébauches et des notes que l'auteur n'a pas souvent pris soin de titrer ou de dater et qui, au fil des ans, se sont un peu mêlés ou ont été réunis au hasard des besoins ou par accident? Sur d'autres manuscrits, ce sont des corrections ou des ajouts tardifs qui brouillent les pistes. Enfin, mentionnons l'habitude que Groulx a d'utiliser, par nécessité ou par commodité, les espaces libres de manuscrits déjà noircis pour inscrire de nouveaux textes, parfois sans lien évident avec ceux qui les entourent.

C'est pour résoudre un certain nombre de ces problèmes, et surtout pour mettre en valeur les ressources insoupçonnées de ce fonds, qu'une équipe de chercheurs de l'Université de Montréal, grâce au soutien financier du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, a mis sur pied un projet de catalogue critique des manuscrits de Lionel Groulx. Depuis octobre 1981 et pour une période de trois ans, un archiviste-catalographe et un documentaliste s'emploient à cette tâche.

Encore peu répandu en Amérique du Nord et traditionnellement réservé aux manuscrits du Moyen-Âge, le

catalogue de manuscrits est un instrument de recherche d'une grande précision qui s'adapte avec souplesse aux divers besoins de la recherche érudite et sert particulièrement bien les gros corpus. Chaque manuscrit y est individuellement analysé à l'intérieur d'une notice catalogographique uniformisée.

La première zone de la notice établit l'individualité propre du manuscrit en donnant son identité et son signalement: titre, mention de responsabilité, date, nombre et arrangement des feuillets, dimensions. En deuxième lieu s'aligne une série de notes fournissant des informations complémentaires sur

les éléments ci-haut mentionnés (autre titre du manuscrit, endroit où la date a été relevée, etc.). Elles sont suivies d'une description matérielle du manuscrit: taches, effacements, interventions étrangères. Le cas échéant, le catalographe retrace également l'histoire du manuscrit, les usages, les remaniements et les changements de propriétaire.

Dans la plupart des cas, la notice est complétée d'un résumé et d'un dépeuplement du contenu.

Ouvrage laborieux, mais complet, précis et définitif, le Catalogue des manuscrits de Lionel Groulx permettra aux chercheurs de toutes discipli-

nes et pas seulement aux historiens, aux littérateurs et aux politologues, d'accéder aux ressources d'un fonds méconnu. Imprimé et diffusé pour consultation à l'extérieur du dépôt, il évitera aux chercheurs les pertes de temps des annotations et des dépouillements individuels et éliminera les manipulations inutiles de manuscrits parfois fragiles.

Le Catalogue des manuscrits de Groulx aura surtout le mérite de mettre à jour des manuscrits qui, à cause, de leur anonymat, de l'irrégularité de leur format ou de leur regroupement accidentel seraient demeurés à jamais ignorés.

L'édition critique du «Journal»

par **Giselle Huot et Réjean Bergeron**

Étudiants au doctorat en histoire à l'Université de Montréal.

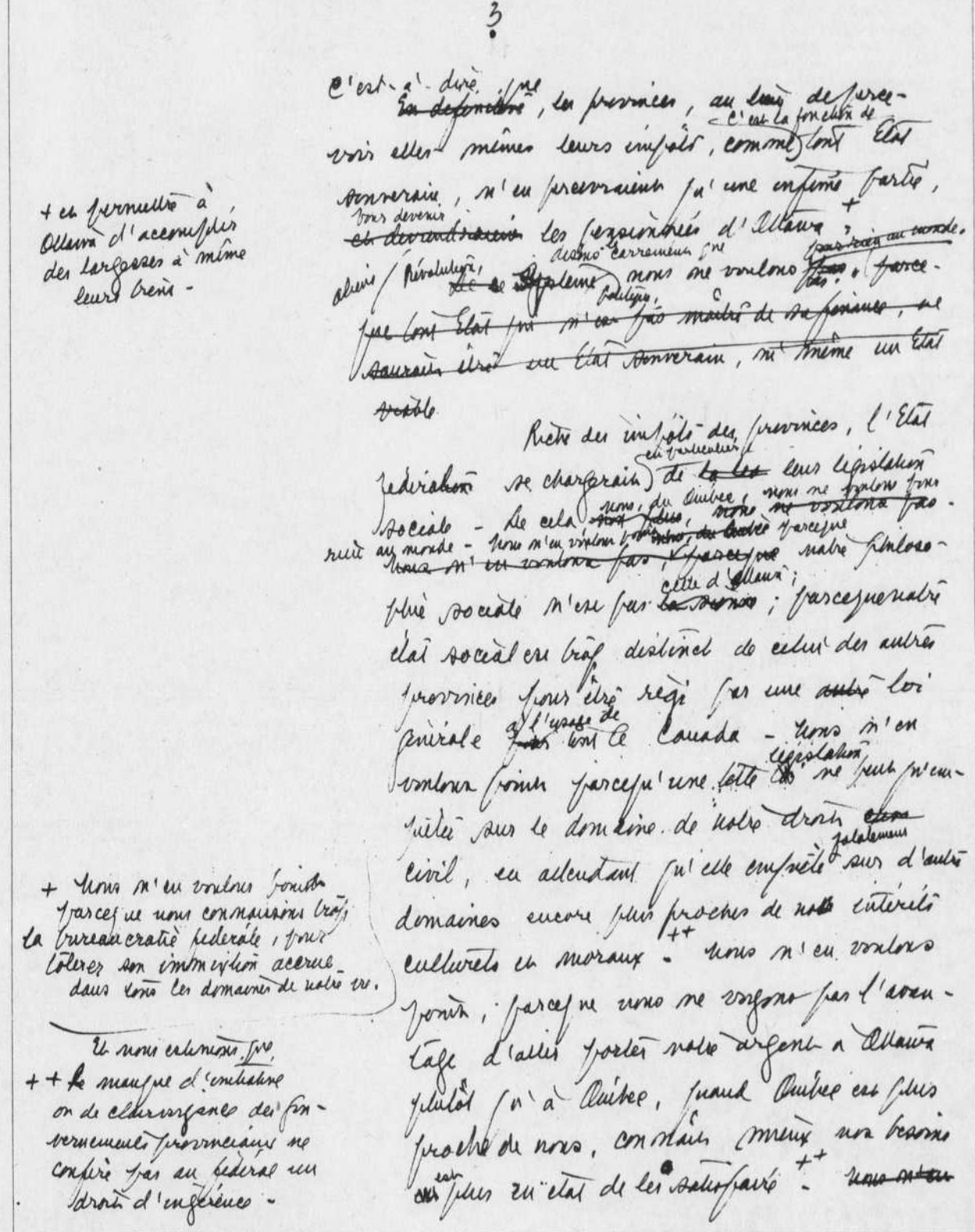
critère n'a préséance sur le premier que s'il y a danger d'ambiguïté ou d'incompréhension. Et dans ce cas, toutes les interventions de l'éditeur doivent être signalées et justifiées.

Ce texte, reflet presque absolu de celui du manuscrit (la graphie parfois archaïque, les abréviations, l'accentuation et la ponctuation sont respectées, de même que sont maintenues quoique signalées les fautes orthographiques ou grammaticales) est accompagné de notes textuelles et de notes explicatives.

Pour illustrer l'importance du respect du texte de l'auteur, citons un passage où Groulx, commentant sa participation à une fête, écrit: « le délire de la fête s'en mêlant, je me suis même hasardé à faire quelques sauts dans la place pour la première fois de sa vie » (III: 136ms.). Une simple transcription du texte aurait normalisé et donné ma vie. En restant fidèle au texte même, et non à ce qu'il aurait dû être, l'édition critique ajoute une autre dimension à l'écriture.

Ce lapsus calami, cet acte manqué reflète une dimension psychologique, il rend compte de l'étonnement de Groulx face à la découverte de cet « autre » qui se livre à un divertissement jusqu'alors réservé à autrui et devant lequel il éprouve le besoin de se distancier. En normalisant ou en corrigeant un auteur sans le signaler, on peut omettre des informations qui, paraissant nulles au strict plan littéraire, pourraient s'avérer des renseignements précieux sur un autre plan. Après tout, un journal n'est pas qu'un exercice littéraire.

L'édition critique met aussi en évidence la structure même et les différentes formes du Journal. Groulx l'a d'abord conçu comme un journal intime, un regard sur soi, un désir de saisir le moment présent pour être en mesure dans le futur de se retrouver au temps passé: « dans vingt ans (...) ce serait pour moi plaisir délicieux (...) de me retrouver en toi, comme dans un miroir qui garderait mes jeunes traits » (I: 1ms.). S'il n'a pas tout d'abord d'intention spécifiquement littéraire, graduellement il introduit dans son Journal des pièces destinées à un public. L'envie d'écrire le dérange et il fréquente toutes les tribunes,



ces textes parallèles, de même que de toutes les variantes (corrections, ajouts, substitutions, suppressions ou ratures) des textes uniques, et ainsi mettent en lumière l'apprentissage de la langue et la genèse de l'oeuvre de Groulx.

Par ses notes en bas de page, l'édition critique vise à renseigner le lecteur à chaque fois que le texte mérite un éclaircissement. Dans cette édition, deux types d'information y sont consignés. Premièrement, les notes historiques soulignent les conditions dans lesquelles Groulx a rédigé son Journal; elles fournissent des renseignements sur l'histoire du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse bien sûr, mais aussi sur l'histoire politique et l'histoire sociale; elles apportent également des précisions biographiques, géographiques et chronologiques. Une deuxième catégorie de notes tente de faire ressortir la généalogie du savoir de Groulx par des remarques sur l'histoire des idées et l'histoire littéraire, ainsi que par de nombreuses identifications de sources.

Par exemple, dans les premiers cahiers du Journal, l'écriture de Groulx est celle d'un adolescent qui échappe avec difficulté aux reminiscences des lectures et au goût de l'imitation. C'est d'ailleurs de la lecture du Journal d'Eugène de Guérin, diariste française du 19e siècle, que lui vient l'idée d'écrire son propre journal qui s'ouvre sur un paragraphe presque entièrement composé de quatre emprunts, non identifiés, à cette oeuvre. Ainsi, par le travail de dépistage de sources, le Journal devient un témoin précieux pour la mise à jour des premières influences intellectuelles de son auteur.

Cependant la reconnaissance des sources ne se fait pas facilement puisque, le plus souvent, les emprunts sont enchaînés dans le texte sans qu'aucun signe graphique ne les démarque de l'écriture personnelle de Groulx. Les mentions d'auteur et les références aux oeuvres citées sont assez rares.

Les emprunts que nous avons pu identifier sont nombreux et variés. L'étudiant du cours classique se détache peu de l'influence des auteurs étudiés, ceux de l'antiquité (Homère, Virgile, Horace, Ovide) et ceux du 17e siècle français (La Fontaine, Corneille, Racine). Chez les auteurs du 19e siècle français, outre Eugénie de Guérin, ses préférences vont aux auteurs catholiques, particulièrement à Veuillot, Lacordaire, Perreyve et Montalembert dont il lit les biographies bien avant les oeuvres.

Mais à mesure que progresse la rédaction de son Journal, Groulx, devenu professeur, a une tendance plus nette à transformer plutôt qu'à reprendre les textes lus. Son écriture dénote une meilleure maîtrise de l'information acquise. Sans renier ses premières influences, raffines par de nouvelles lectures ou par des relectures, Groulx élargit considérablement le choix de ses auteurs qui sera orienté vers la littérature française contemporaine et, bien qu'encore timidement, vers l'histoire et la littérature québécoise.

Peu à peu, le rêve fait place à l'action et les textes du journal s'espacent, se raréfient. Puis vient le temps où Groulx choisit désormais de « vider (...) [son] âme (...) dans [ses] lettres » (V: 217ms.). C'est donc dans un journal « éclaté », sa correspondance, que nous pouvons retrouver le diariste.

L'édition critique à la mesure d'offrir le texte intégral, tel qu'écrit par l'auteur et non tel que l'éditeur a décidé qu'il aurait dû être écrit. Elle offre une lecture plus complète, plus critique et plus circonstanciée puisqu'elle situe l'oeuvre dans son contexte, l'éclairce grâce aux notes explicatives qui identifient les sources, les personnes, les lieux, les circonstances et les événements. Elle constitue en outre un instrument utile aux chercheurs de différentes disciplines (histoire, linguistique, littérature, sociologie) et, en ouvrant de nouvelles voies à la recherche, suscite des études, monographies, thèses, mémoires.

L'ÉDITION critique n'est pas encore très solidement implantée ici, contrairement à la reconnaissance dont elle jouit depuis longtemps en Europe et aux États-Unis.

Conscient de son importance et aussi de sa rareté à laquelle il faut remédier, le Conseil des recherches en sciences humaines du Canada a accordé l'an dernier une subvention à un Corpus d'éditions critiques qui a pour but de publier 18 oeuvres des littératures canadienne-française et québécoise, dont quatre appartenant aussi à l'histoire (oeuvres de Cartier, Charlevoix, Lafitau et Lahontan). Jusqu'à maintenant, l'édition critique a été privilégiée plus par les spécialistes de la littérature que par les historiens.

Dans son compte rendu de l'édition critique du Journal de Parkman, un de nos grands historiens, Marcel Trudel, faisait remarquer:

À parcourir cette édition du Journal de Parkman, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien nous sommes en retard, au Canada français, dans le domaine de l'édition historique (...) c'est en vain que nous cherchons les oeuvres vraiment complètes d'un seul de nos personnages historiques (...) une belle édition critique, qui contiendrait, sans qu'on y ait changé un iota, toutes leurs oeuvres politiques et surtout toute leur correspondance! (...) Nous ne sommes pas mûrs, sans doute, pour l'édition historique. En ce domaine, nos voisins des États-Unis nous ont fait bien des fois la leçon. Wade vient de nous la faire encore, il faut l'en remercier: il suscite peut-être chez nous des vocations d'éditeurs. (Revue d'histoire de l'Amérique française, 14 mars 1948: 612.)

C'était il y a 35 ans. Depuis, il y a eu quelques belles réalisations, mais ce ne sont que des phénomènes isolés.

Benoît Lacroix, co-éditeur de l'édition critique des Oeuvres de Saint-Denis Garneau, a été l'instigateur de cette édition critique du Journal de Lionel Groulx, subventionnée par le gouvernement du Québec (MAC, MEQ, FCAC). Déjà, du vivant de Groulx, il l'avait approché pour lui soumettre l'idée d'une édition critique de ses oeuvres, y compris les inédits et sa correspondance.

Nous n'ignorons pas que plusieurs s'interrogent sur la pertinence de présenter une édition critique du Journal plutôt qu'une simple transcription du texte.

Deux critères prévalent immanquablement dans l'élaboration de tout édition critique: la fidélité au texte et sa lisibilité. Cependant l'authenticité prime, et le second

dont celle de l'Académie Saint-Charles, société littéraire du Séminaire de Sainte-Thérèse (Cégep Lionel-Groulx), dans le cadre de laquelle il présente régulièrement des travaux en prose ou en poésie.

Dès lors, nous distinguons deux grandes catégories de textes selon leur destination: ceux qui en principe doivent rester secrets, et les autres destinés à la publication ou à une quelconque diffusion: poèmes, lettres, discours, articles, méditations.

Deux modes d'écriture correspondent à ces deux catégories de textes. Premièrement, une écriture « spontanée » pour les textes dits intimes, qui ne comportent évidemment qu'une seule version, celle du Journal. Deuxièmement, une écriture « travaillée », une réécriture pour les textes destinés à un public. Ces derniers textes du Journal ne sont généralement pas des premiers jets (le journal intime en principe est caractérisé par l'authenticité et la spontanéité), mais des versions définitives ou quasi définitives. Groulx peut aussi bien recopier dans son Journal un texte qu'il a déjà présenté comme composition et qu'il remanie pour l'Académie Saint-Charles, comme il peut prendre un texte du Journal et faire la démarche inverse: le présenter comme devoir de collège, puis à l'Académie, après l'avoir révisé.

Un texte écrit pour l'Académie à partir d'une page de Journal, mais plus développé, verra sa finale reportée ultérieurement au Journal. Un long poème engendre un autre poème. Un transfert de genre peut aussi s'opérer: un texte en prose donne naissance à un poème. D'une lettre recopiée dans le Journal, il tire un texte pour l'Académie. Les pages sur sa campagne politique de 1891 deviendront le « Comment j'ai quitté la politique » des Rapallages. De son Journal, il extrait des passages qu'il utilisera dans ses écrits à ses jeunes disciples de l'Action catholique et qu'on retrouvera plus tard dans Une croisée d'adolescents, etc.

Ces textes qui peuvent n'avoir qu'une seule autre version, en ont parfois quatre, cinq. L'« amour presque enfantin » (IV: 1ms.) que Groulx voue à son foyer lui fera produire 15 versions du poème intitulé originellement « Le chant d'un petit colon », puis « Mon foyer » (I: 94-95ms.). Nous avons retrouvé 157 versions de textes du Journal, totalisant 372 pages, et touchant 225 des 913 pages des six cahiers du Journal, soit une proportion de près de 25%.

Là encore, la comptabilisation des versions fait ressortir le « défaut dominant » (II: 142ms.) de Groulx à l'époque, celui de « verveux » (I: 62ms.). Car des 67 textes du Journal touchés par les versions, il n'y a que 20 poèmes qui pourtant traînent dans leur sillage 84 des 157 versions.

Les notes textuelles rendent compte des variantes de

JOURNAL DE JEUNESSE DU

Chanoine Lionel Groulx

en deux tomes
(1895-1911)

Édition critique présentée par

Benoît Lacroix
Jean-Pierre Wallot
Serge Lusignan et al

(à paraître - printemps 1984)

Le livre universitaire

littérature

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
C.P. 6128, Succ. «A»
Montréal (Québec) H3C 3J7
Tél.: 343-6929

le cancer agit... réagissez

Société Canadienne du Cancer

L'AUTEUR A AUSSI DES DROITS!

- Apprécier un livre, c'est aussi reconnaître le travail de son auteur.
- Les auteurs ont sur leurs écrits des droits moraux et pécuniaires que le lecteur doit respecter.
- Selon la Loi sur le droit d'auteur, la photographie ou la reproduction sans autorisation d'un livre ou d'extraits significatifs peut constituer un acte illégal. De plus, elle bafoue les droits moraux de l'auteur et le prive d'un revenu appréciable.

Pour tout renseignement sur le droit d'auteur, communiquer avec:
Le Service gouvernemental de la propriété intellectuelle
Ministère des Affaires culturelles
Bloc C, 1er étage
225, Grande Allée est
Québec (Québec) G1R 5G5
Tél. (418) 643-4279

Affaires culturelles Québec

Québec



LIONEL GROULX

La voix d'une époque

Exposition réalisée par
L'AGENCE DU LIVRE
en collaboration avec
**LA FONDATION
LIONEL-GROULX**

**L'Agence du Livre,
Librairie Universitaire,
située au 1246 de la rue Saint-Denis, à Montréal.**

Lieux et dates des expositions à Montréal

Université de Montréal
2900, boul. Édouard-Montpetit.
Hall d'honneur, pavillon principal.
Du mercredi 26 octobre
au samedi 29 octobre 1983.

Bibliothèque Centrale adulte
1210, rue Sherbrooke Est.
Du mardi 1er novembre
au dimanche 6 novembre 1983.

Bibliothèque Mile-End
5253, avenue du Parc.
Du mardi 15 novembre
au samedi 26 novembre 1983.

Maison de la Culture Marie-Uguay
6052, boulevard Monk.
Du mardi 17 janvier
au dimanche 29 janvier 1984.

Bibliothèque St-Michel
7601, rue François-Perreault.
Du mardi 31 janvier
au samedi 11 février 1984.